

La plupart des quartiers d'Ixelles ont été façonnés par l'urbanisation du 19^e siècle. A l'époque, le néoclassicisme – qui bien plus qu'un style architectural s'apparente à une nouvelle manière de concevoir et de vivre la ville – règne en maître.

Cette publication vous invite à (re)découvrir ces paysages néoclassiques qui structurent aujourd'hui encore notre commune. Elle nous aide à mieux comprendre l'espace urbain qui nous entoure et les enjeux patrimoniaux qu'il représente.

IXELLES ET SES PAYSAGES NÉOCLASSIQUES

Christophe Loir



Bruxelles.

Gare du Luxembourg.

ÉDIT. P. C. V. C. BRUX

Ixelles Néoclassique



Bâtiment d'angle néoclassique



Rues à prédominance néoclassique

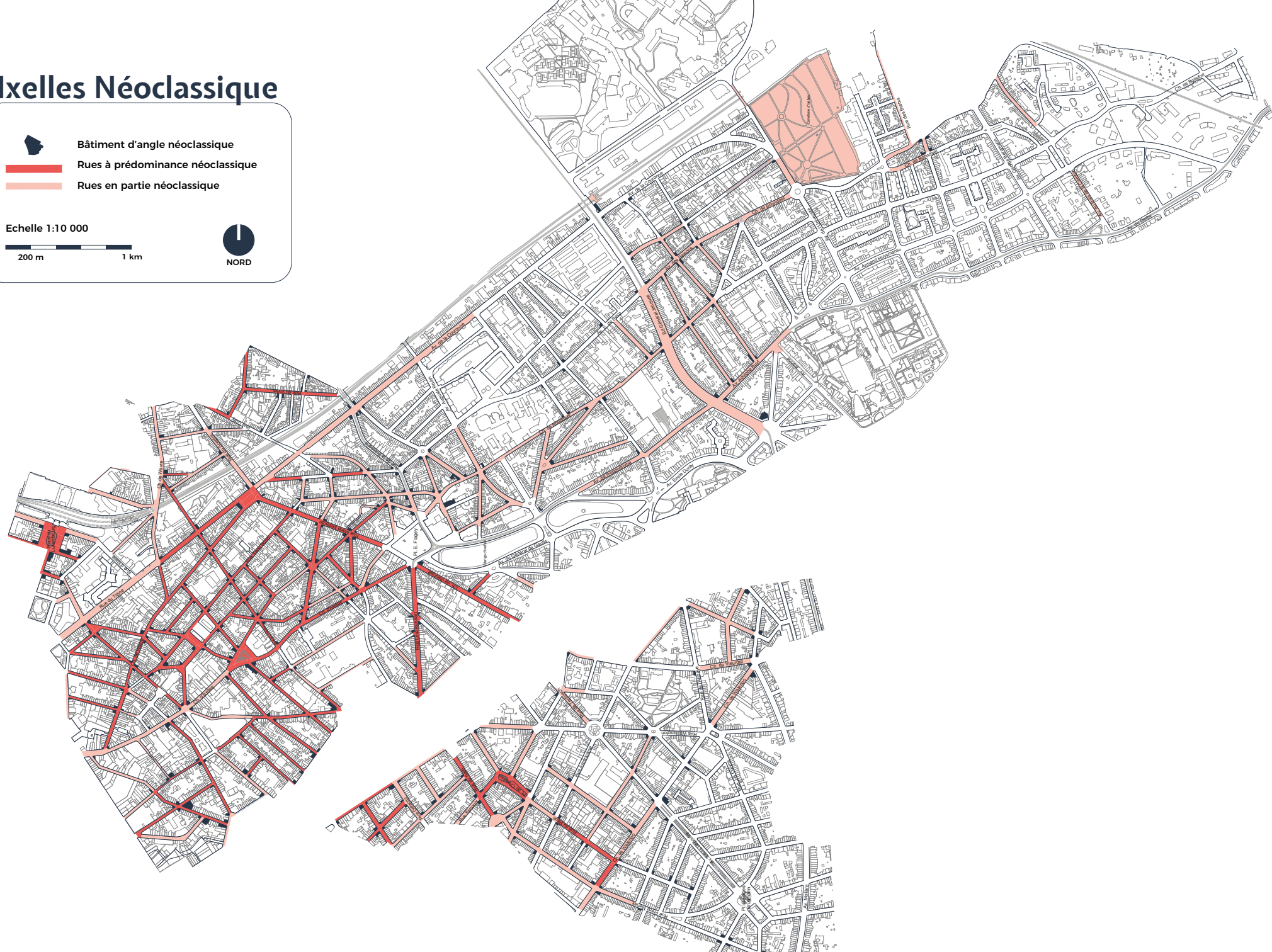


Rues en partie néoclassique

Echelle 1:10 000



NORD





Cartographie du néoclassicisme sur le territoire de la commune d'Ixelles

- Voirie bordée minoritairement de façades néoclassiques
- Voirie bordée majoritairement de façades néoclassiques
- Immeubles d'angle néoclassiques

Avant-propos

Ixelles et ses paysages néoclassiques

Ixelles est probablement une des communes de Belgique où la qualité, l'abondance et la diversité des réalisations architecturales est la plus remarquable. De tous les styles : éclectisme, Art nouveau, Art Déco, modernisme, postmodernisme... Cet héritage est évidemment dû, d'une part à la présence historique d'écoles d'architecture et d'autre part à la rencontre entre grands architectes, artisans et maîtres d'ouvrage éclairés.

Cependant, à côté des œuvres majeures dessinées par des architectes de renommée, l'essentiel du paysage d'Ixelles est constitué d'immeubles néoclassiques construits entre 1850 et 1900, précisément pendant les décennies de plus forte expansion urbaine de notre municipalité. A l'exception de quelques bâtiments prestigieux, souvent institutionnels, ce tissu néoclassique est fait de maisons « ordinaires ». La plupart du temps suivant un même plan de trois pièces en enfilade avec une façade blanche en enduit.

Chacune de ces maisons, prise individuellement, n'a rien d'exceptionnel et ne mérite sans doute pas un classement. Mais, mises bout à bout, parfois le long d'une rue entière, elles forment des ensembles patrimoniaux qui font l'âme et la richesse d'Ixelles et qui en constitue la matrice. Casser une maison dans un alignement néoclassique et l'ensemble du charme de la voirie s'en trouvera altéré.

Alors que le patrimoine est aujourd'hui largement reconnu comme une richesse à transmettre, que de nombreux événements sont organisés pour le mettre en valeur, que rares sont ceux qui oseraient encore imaginer raser un bâtiment Art nouveau ou Art Déco, il n'en est malheureusement pas de même de l'architecture néoclassique.

Rue du Trône, rue du Viaduc, îlot Solvay, quartier Léopold... le patrimoine néoclassique a beaucoup souffert au cours des années 2010, victime de projets immobiliers privés ou publics. Au point où certains ont évoqué le terme d'Ixellisation.

Aujourd'hui, la Commune a pris conscience de la richesse de ce patrimoine néoclassique, de l'importance de le préserver et de le mettre en valeur : les immeubles, les ensembles de façades et leurs caractéristiques architecturales, les devantures ornementées, les menuiseries, les ferronneries, ... Sans oublier le cadre non bâti. Car, par-delà le style architectural, la période néoclassique a aussi été celle d'ambitueuses opérations d'embellissement et d'innovations urbanistiques qui ont produit l'essentiel de nos espaces publics.

La protection du patrimoine ne se décrète pas. On peut certes sauvegarder administrativement certains immeubles mais nous n'arriverons à protéger massivement notre héritage néoclassique qu'en le popularisant auprès de tou-te-s, à commencer par les petits propriétaires et locataires qui n'ont pas toujours conscience de la valeur de leur immeuble. Cet ouvrage s'inscrit dans cette démarche.

La rédaction d'un recueil scientifique spécifique - le premier traitant exclusivement de l'architecture néoclassique à Ixelles - agrémenté de conseils découverte pour le lecteur-promeneur est un jalon essentiel pour mieux connaître, comprendre, aimer et enfin défendre ce patrimoine omniprésent dans notre commune.

Et qui mieux que Christophe Loir pour se lancer dans l'aventure. Lui qui, à l'ULB ou au sein de la Commission Royale des Monuments et des Sites, s'est affirmé comme le référent incontesté du néoclassicisme bruxellois.

Christos Doulkeridis, Bourgmestre
et Yves Rouyet, Echevin du Patrimoine

PLAN
DE LA COMMUNE
D'IXELLES

ÉCHELLE DE 5000

1898



Introduction

Si les origines d'Ixelles peuvent remonter jusqu'au Moyen Âge, c'est au 19^e siècle que se constitue véritablement le territoire communal. L'urbanisation qui s'opère alors détermine le visage actuel de la plupart des quartiers de la commune. Or cette phase formative est contemporaine de l'essor du néoclassicisme qui, plus qu'un style architectural, est une nouvelle manière de concevoir, d'aménager et de vivre la ville. Voilà pourquoi Ixelles possède aujourd'hui encore d'innombrables bâtiments, rues, places, quartiers néoclassiques qui forment l'armature de son tissu urbain et la toile de fond son paysage. Cette publication invite à (re)découvrir ce patrimoine si constitutif et tellement ordinaire qu'on ne lui prête pas toute l'attention qu'il mérite. Afin de saisir tous les aspects du système urbain néoclassique, nous avons choisi de structurer la présentation par paysage, ce qui permet de prendre en compte non seulement l'environnement bâti, mais plus globalement l'ensemble de l'espace public, les infrastructures, le cadre naturel, l'organisation de l'espace, les noms de rue, la topographie et même les parcours et les points de vue, c'est-à-dire les lieux à partir desquels le paysage se découvre le mieux. Nous avons dégagé neuf paysages néoclassiques auxquels est à chaque fois associée une thématique. Ceux-ci constituent un précieux héritage qui, au-delà du territoire ixellois, reflète les caractéristiques et défis de la ville du long 19^e siècle, avec quelquefois des résonances contemporaines. Nous évoquerons ainsi l'importance des entrées de ville, la complexité du processus d'urbanisation, la mise en scène du pouvoir communal dans l'espace, l'impact de la réglementation urbanistique, le développement commercial le long des chaussées, la richesse du « petit patrimoine », les traces de l'industrialisation, les défis en matière de logement, la mise en place d'un réseau d'équipements publics, la pratique de la promenade, la nouvelle place de la nature, les travaux réalisés pour s'affranchir des contraintes liées au relief, la qualité des travaux de voirie, l'art de la transition urbaine, les modes de commémoration dans l'espace public, la manière dont la mobilité façonne la ville, le renouvellement stylistique à la fin de siècle, l'art d'aménager des carrefours et la naissance des cimetières communaux.

Le patrimoine néoclassique est omniprésent dans le Haut-Ixelles et ses abords, plus précisément dans le périmètre délimité par l'avenue de la Toison d'Or, l'avenue Louise, la rue du Trône et l'axe formé par la chaussée de Vleurgat et la rue Malibran. Aménagés dans le sillage du Quartier Léopold, la place du Luxembourg et ses environs forment également un ensemble remarquable. Vers l'est jusqu'aux confins du territoire communal, vers l'ouest jusqu'aux environs de la chaussée de Waterloo, et vers le sud jusqu'aux abords du cimetière d'Ixelles, ce patrimoine reste présent, mais de manière plus disséminée, structurant fréquemment les carrefours par d'imposants immeubles d'angle. Enfin, isolée dans le quartier de Boondael, l'avenue du Bois de la Cambre se distingue elle aussi par la concentration de façades néoclassiques.

Ixelles 1900 : une commune très néoclassique

Si l'on associe souvent les environs de 1900 à l'éclosion du style Art nouveau, cette période correspond également à l'extension maximale du néoclassicisme. Ce style architectural existe alors depuis près d'un siècle et, bien qu'il cohabite depuis quelques années avec d'autres styles historiques (néogothique, néo-Renaissance, néo-baroque, éclectisme), il domine toutefois toujours l'ensemble du territoire ixellois. Les cartes postales d'époque nous permettent de visualiser ce paysage urbain constitué de rues larges et rectilignes dont la chaussée pavée est bordée de trottoirs aménagés devant d'innombrables enfilades de façades néoclassiques caractérisées par leur couleur claire (d'où l'expression « ville blanche »), la relative sobriété de l'ornementation, la régularité de la composition, un entablement classique avec couronnement horizontal terminé par une corniche plus ou moins ornementée. Le splendide plan de la commune dressé en 1898 (page 4-5) nous montre, quant à lui, le tissu urbain néoclassique, sa voirie et son parcellaire. On y distingue clairement les quartiers urbanisés (les constructions sont indiquées dans une teinte plus sombre) qui sont majoritairement néoclassiques, et les quartiers en phase d'urbanisation dans lesquels la voirie est déjà tracée mais où la plupart des parcelles ne sont pas encore bâties. C'est là que s'épanouiront, au début du 20^e siècle, de nouveaux styles architecturaux (Beaux-Arts, Art nouveau).





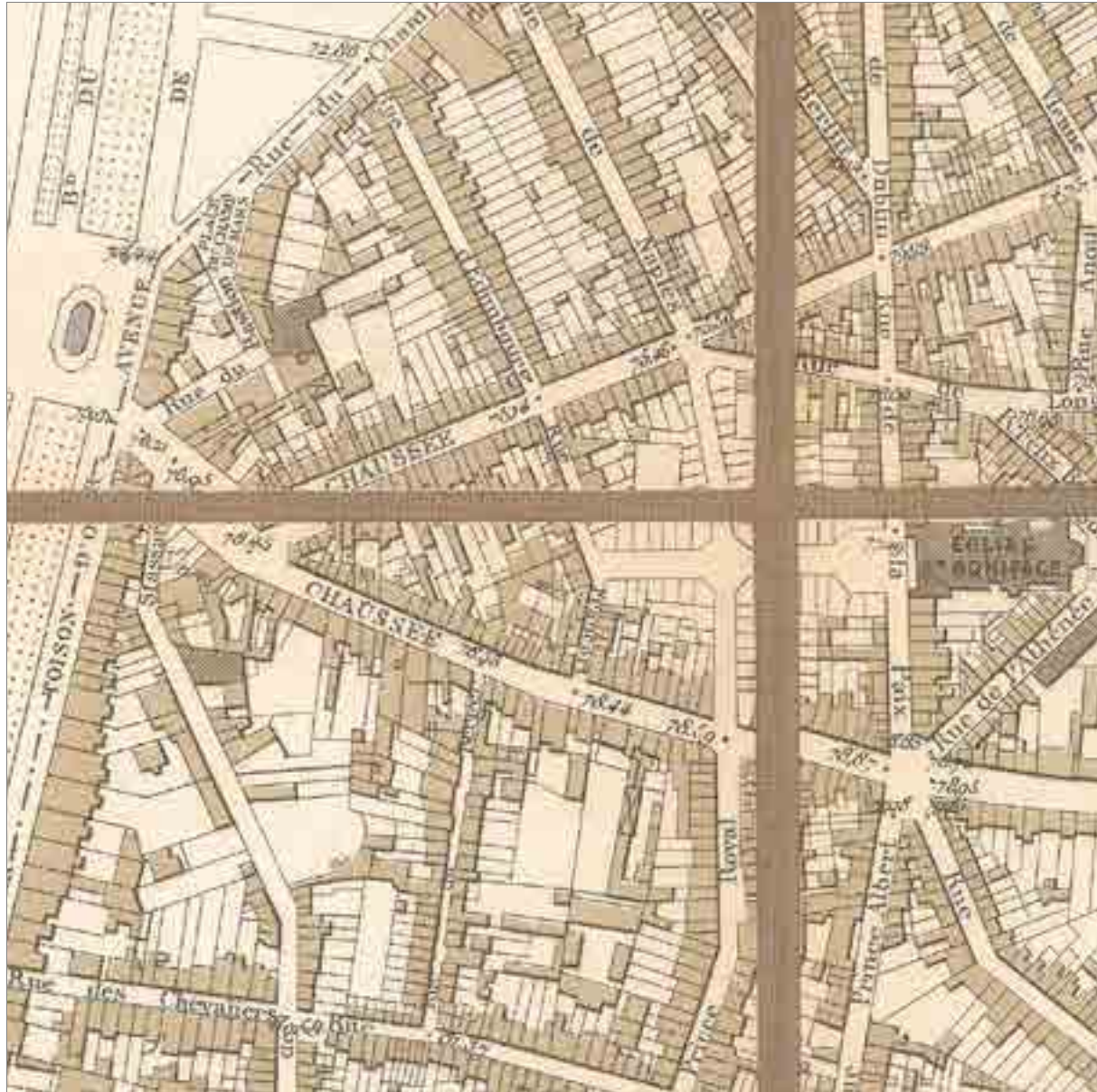
Le paysage d'entrée d'un faubourg néoclassique: la Porte de Namur

Contemporaine du démantèlement des remparts et de l'aménagement des boulevards au tournant des 18^e et 19^e siècles, la période néoclassique donne naissance à un nouveau paysage d'entrée de ville. Les portes fortifiées héritées du Moyen Âge sont remplacées par d'élégants pavillons destinés à percevoir l'octroi, soit une taxe prélevée sur les marchandises. Jusqu'en 1860, date de la suppression de cette taxe, la limite entre la ville et les faubourgs continue à être matérialisée par des grilles et palissades. ▶ A Ixelles, la Porte de Namur reste jusqu'à cette date l'unique point de passage vers la ville. Il n'est donc pas étonnant que ce soit à partir de ce lieu que se développera l'urbanisation d'Ixelles et la mise en scène néoclassique de l'entrée vers ce faubourg.

A hauteur de cette porte, nous pouvons distinguer deux paysages néoclassiques successifs dont plusieurs traces subsistent, mais pas toujours à leur emplacement d'origine. Le premier, que l'on pourrait qualifier de « paysage néoclassique de l'octroi », apparaît entre 1835 et 1860, soit entre l'année où la ville fait édifier les pavillons et le moment où la taxe est supprimée.



◀ Un des deux anciens pavillons d'octroi de la Porte de Namur (Auguste Payen, 1835) déplacés à l'entrée du Bois de la Cambre après la suppression de l'octroi.



La Porte de Namur et ses environs à la fin de la période néoclassique; *Plan de la Commune d'Ixelles* (détail), 1898 © ACI



▲ Immeuble élevé en 1846 à l'embranchement de l'ancien chemin d'Etterbeek (chaussée de Wavre) et de l'ancienne chaussée de Namur (chaussée d'Ixelles).

Angle des rues de Dublin et d'Alsace-Lorraine, deux artères ouvertes dans les années 1830 qui conservent des enfilades de façades néoclassiques sobres et le plus souvent de trois niveaux de hauteur dégressive. ►



▲ Hôtel de maître édifié en 1855 sur la chaussée d'Ixelles 144. La porte cochère est située dans la travée de gauche qui est traitée en ressaut.



Durant cette période, il subsiste un certain contraste entre la ville, dense et déjà fortement modernisée, et le faubourg d'Ixelles où l'urbanisation n'est pas encore homogène.

Après 1860, ce paysage néoclassique se caractérise à la fois par une plus grande continuité spatiale entre la ville et les faubourgs, par une attention particulière accordée à la mise en scène de l'entrée d'Ixelles vue depuis la capitale. Ainsi, si la fontaine servant à monumentaliser l'espace laissé libre par la suppression de la barrière d'octroi est élevée en l'honneur d'un bourgmestre bruxellois (Charles De Brouckère), elle est orientée pour être perçue depuis la rue de Namur en progressant vers Ixelles où des façades néoclassiques lui servent d'arrière-plan. Au-delà de l'embranchement des deux chaussées, divers carrefours monumentaux sont aménagés marquant ainsi les entrées d'artères et offrant une vue panoramique sur les différents quartiers alors en train d'être édifiés dans le Haut-Ixelles.



▲ Porte de Namur, carte postale du début du 20^e siècle permettant de voir le premier front de façades visible en arrivant à Ixelles. L'architecture néoclassique est omniprésente. Notons la présence d'un fronton monumental à l'arrière de la fontaine, © ACI.



▲ Fontaine De Brouckère édifée en 1866 Porte de Namur, aujourd'hui déplacée square Jean Palfyn © Wikipedia.

▲ Deux des immeubles d'angle marquant le carrefour à six branches (ici l'angle des rues de la Paix et de l'Athénée, et l'angle de la rue de l'Athénée et de la chaussée d'Ixelles). Ces immeubles de rapport avec rez-de-chaussée commercial sont édifés en 1878. Le gabarit et l'ornementation contrastent avec le bâti caractérisant le paysage antérieur à 1860.

Ainsi, plusieurs éléments jalonnaient l'entrée du faubourg d'Ixelles: la fontaine monumentale à la limite de Bruxelles, l'immeuble d'angle marquant l'embranchement de deux chaussées au début du territoire ixellois, ainsi que des carrefours magnifiés par d'imposants immeubles d'angle. Entre ces repères s'étaient étalés d'innombrables façades néoclassiques dont une grande partie est toujours conservée.

Conseils découverte

Venir de la place Royale (remarquable ensemble témoignant des débuts du néoclassicisme à la fin du 18^e siècle à Bruxelles), gravir la rue de Namur et découvrir l'entrée d'Ixelles, l'immeuble à l'angle des deux chaussées et poursuivre sur la chaussée d'Ixelles jusqu'au carrefour à six branches. Les plus courageux pourront se rendre à l'entrée du Bois de la Cambre et au square Jean Palfyn pour découvrir les deux éléments-clés successifs de la Porte de Namur avant leur déplacement : les pavillons d'octroi et la fontaine De Brouckère.

Des campagnes à la ville: l'urbanisation d'Ixelles au 19^e siècle

Le 19^e siècle est marqué par le phénomène d'extension urbaine au-delà des limites des anciens remparts de la ville. Des zones restées jusqu'alors essentiellement rurales s'urbanisent rapidement. Ixelles connaît l'un des taux de croissance démographique le plus élevé de la région bruxelloise. Comptant à peine plus de 2 000 habitants en 1806, la population progresse fortement à partir des années 1830, pour atteindre plus de 70 000 habitants en 1910. L'extension urbaine et la croissance démographique posent d'immenses défis en matière de logement (bâti), de mobilité (réseau de voirie), de salubrité (égouts, adduction d'eau) et d'équipements (édifices publics). Pour faire face à ces défis, les acteurs de l'urbanisation développeront ce que l'on peut aujourd'hui appeler le système urbain néoclassique.

On peut distinguer trois phases dans l'urbanisation néoclassique d'Ixelles. Une première, plutôt spontanée, débute à partir de la Porte de Namur suite à sa destruction en 1785. Cette première phase donne naissance au faubourg dit de Namur constitué d'artères relativement modestes et irrégulières relevant souvent d'initiatives privées et se greffant sur les chaussées de Wavre et d'Ixelles. A partir des années 1840, sous l'influence de l'inspecteur-voyer et futur bourgmestre d'Ixelles Charles Vanderstraeten, une urbanisation plus réglementée tente d'encadrer les projets de particuliers.² L'extension urbaine se poursuit comme une tache d'huile et le front bâti atteint les confins du Haut-Ixelles vers 1870. La rue du Trône et l'avenue Louise s'affirment comme des axes de développement. Enfin, durant le dernier tiers du 19^e siècle, grâce cette fois à l'inspecteur-voyer Victor Besme, on peut parler d'urbanisation véritablement planifiée témoignant d'une conception d'ensemble et d'un souhait de connecter les quartiers à l'échelle de l'ensemble du territoire. La rue du Trône est alors prolongée par l'avenue de la Couronne à l'extrémité de laquelle se développent de nouveaux lotissements et un boulevard de ceinture. De vastes plans d'ensemble sont réalisés dans le Bas-Ixelles (quartier des étangs) et à l'ouest de la commune (quartiers Tenbosch et Berkendael).



Carte de Ferraris, 1777

PARTIE 2

© Bibliothèque royale de Belgique.

A l'exception du village situé à hauteur de l'actuelle place Flagey (A), des hameaux Tenbosch (B) et Boondael (C), de l'abbaye de la Cambre (D), et de quelques constructions éparses, le territoire ixellois est encore très rural à la fin du 18^e siècle.

▲ Voir le Nord de la ville sur la page précédente

PLAN DE LA COMMUNE D'IXELLES

ECHELLE DE 5000

1898

Plan de la commune d'Ixelles
(détail), 1898 © ACI.

La comparaison du plan de Ferraris
avec le plan de 1898 permet d'apprécier
la métamorphose du territoire
suite à l'urbanisation.



Cette « fabrique urbaine » est complexe et aboutit le plus souvent à une « ville imparfaite » ne correspondant pas totalement au projet porté par les pouvoirs publics.³ Ainsi, dans l'ancien faubourg de Namur, il subsiste encore de nombreuses traces du phénomène de stratification urbaine, de couches successives : tracé sinueux d'artères trahissant d'anciens chemins ruraux à l'exemple de la rue de Stassart, ruptures d'alignement révélant l'ancien gabarit d'une artère initialement plus étroite, ou pavillons de campagne rattrapés par l'urbanisation.⁴



▲ Rue de l'Arbre Bénit 32. A l'emplacement d'un chemin séculaire, le tracé de cette rue fut élargi à deux reprises (arrêtés de 1843 et 1903), mais des immeubles non reconstruits ne sont pas réalignés sur la nouvelle limite. Aujourd'hui encore, les ruptures d'alignement témoignent de l'élargissement progressif et de l'évolution des styles (néoclassicisme sobre de la première moitié du 19^e siècle, néoclassicisme plus ornementé de la seconde moitié du 19^e siècle, architecture du 20^e siècle).

Le quartier Saint-Boniface résulte des trois phases d'urbanisation du 19^e siècle décrites plus haut. Chacune est encore perceptible sur le terrain aujourd'hui.⁵ A l'image d'un palimpseste, les opérations successives n'ont pas totalement effacé les précédentes.⁶



◀ Rue du Berger. Les alignements irréguliers de la rue du Berger reflètent aussi des modifications de gabarit de l'artère dans le courant du 19^e siècle.



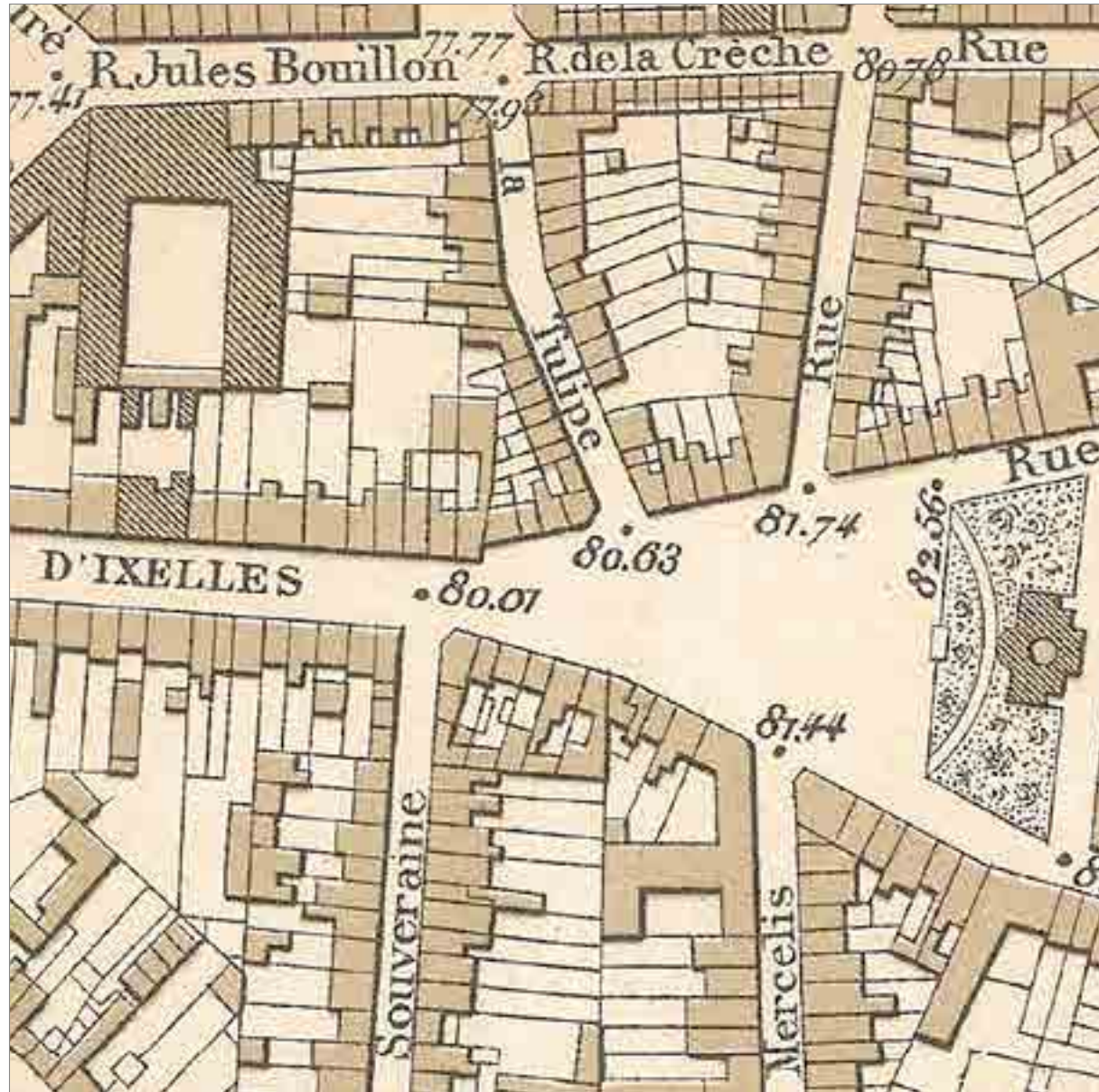
Plan d'ensemble pour l'ouverture, le prolongement et l'élargissement de rues aux abords de l'église St-Boniface, partie comprise entre la rue Francart, la chaussée de Wavre, la rue du Conseil et la chaussée d'Ixelles, dressé et proposé par Louis Coenraets, 26 mai 1875 (ACI, Voirie, n°135). Sur ce plan qu'il dresse en 1875, le directeur des travaux publics de la commune Louis Coenraets trace en rouge les éléments qui permettraient de réaménager, à large échelle, ce qui deviendra le quartier Saint-Boniface. Pour ce faire, il n'applique pas la *tabula rasa*, l'existant, en bleu, est en effet loin d'être totalement effacé et l'on peut encore s'en rendre compte en circulant aujourd'hui rue Francart. A l'avant de l'église (A), le tissu urbain irrégulier hérité de la première urbanisation – celle initiée par des propriétaires fonciers sans planification – est régularisé pour

répondre aux impératifs en matière d'assainissement (extension de l'espace public, reconstruction d'une partie des immeubles, remembrement du parcellaire), de mobilité (aménagement d'un carrefour à pans coupés où se croisent de larges artères) et de mise en scène d'un équipement collectif (dégagement de la façade de l'église grâce à un parvis et une perspective monumentale dans l'axe). L'église (B) inaugurée moins de trente ans plus tôt (1849) doit déjà être agrandie (allongement) suite à la croissance démographique. A l'arrière de l'église (C), dans une zone rurale qui a résisté à l'urbanisation, Coenraets trace un réseau de larges voies (deux artères obliques se rejoignant à hauteur du chevet de l'église d'où une troisième artère est percée dans l'axe, le tout formant une fourche en Y). Il prévoit également la construction de deux équipements : une école moyenne (D) et des halles pour accueillir un marché couvert (E). La réalisation de ce projet de réaménagement tardera. Un premier plan d'ensemble avait déjà été échafaudé en 1860. Si la nouvelle voirie à travers la zone rurale est ouverte vers 1880, le remembrement du tissu urbain ancien ne sera lui effectué qu'en 1900. Ce décalage chronologique explique aujourd'hui les différences stylistiques : néoclassicisme teinté d'éclectisme dans les rues situées à l'arrière de l'église et éclectisme évoluant vers l'Art nouveau dans les rues Saint-Boniface et Solvay. Bref, c'est la croissance complexe de ce quartier qui explique la diversité de sa morphologie et de son bâti.

- 1 Astrid Lelarge, *Bruxelles. L'émergence de la ville contemporaine: la démolition du rempart et des fortifications aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Bruxelles, CIVA, 2001; Christophe Loir, *Bruxelles néoclassique. Mutation de l'espace urbain 1775-1840*, Bruxelles, CFC Editions, 2017, pp. 249-255.
- 2 Charles Vanderstraeten fut également inspecteur-voyer des faubourgs de Bruxelles et, à ce titre, dressa en 1840 un *Plan général d'Alignement des Faubourgs*. Voir Benedikte Zitouni, *Agglomérer. Une anatomie de l'extension bruxelloise (1828-1915)*, Bruxelles, VUBPRESS, 2010, pp. 57-67.
- 3 Ce phénomène a été bien étudié pour la France par Michaël Darin, *La comédie urbaine. Voir la ville autrement*, Gollion, Editions Infolio, 2009.
- 4 On pense évidemment au pavillon Malibrant (actuelle maison communale) mais d'autres maisons de campagne néoclassiques plus ou moins « urbanisées » par la suite subsistent à Ixelles (rue Souveraine 55, chaussée d'Ixelles 187, rue des Champs Elysées 43).
- 5 Sur l'urbanisation de ce quartier, voir Michel De Beule, *Bruxelles, histoire de planifier. Urbanisme aux 19^e et 20^e siècles*, Bruxelles, Mardaga-BUP, 2017, pp. 68-87; *Inventaire du patrimoine architectural de la commune d'Ixelles* (étude générale et notices de rues accessibles sur <http://www.irismonument.be>); Bénédicte del Marmol, Jean-Luc Delsaute, David Stephens, *Le quartier Saint-Boniface*, Bruxelles, Service des Monuments et des Sites, 1998 (Bruxelles Ville d'Art et d'Histoire, 23).
- 6 André Corboz, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, L'Imprimeur, 2001.



Le paysage du pouvoir communal la place Fernand Cocq



Localisation de la maison communale et de son tissu urbain environnant à la fin de la période néoclassique;
Plan de la commune d'Ixelles (détail), 1898 © ACI

Au fur à mesure de l'extension urbaine, le pouvoir communal dans les faubourgs s'accroît et celui-ci imprime sa marque sur son territoire. L'élément le plus tangible est bien sûr la maison communale qui symbolise ce pouvoir et témoigne de la nécessité d'abriter dans un bâtiment permanent l'administration qui est alors mise en place.¹ Lorsque la localisation le permet, une place publique est aménagée aux abords de ce nouveau lieu de pouvoir; elle est à la fois destinée à devenir le centre de la commune et permet d'offrir plus de monumentalité à l'édifice. A Ixelles, la constitution de ce paysage type s'opère dans les années 1840, alors que le néoclassicisme règne en maître.

Comme plus tard dans d'autres communes (Watermael-Boitsfort, Saint-Josse-ten-Noode), les autorités ixelloises optent pour la reconversion d'une récente maison de campagne néoclassique en maison communale. Pour ce faire, elles acquièrent le pavillon Malibran édifié en 1833 par le célèbre architecte Charles Vanderstraeten père, pour la cantatrice Maria Malibran, et le violoniste Charles-Auguste de Bériot.²



◀ Façade la maison communale côté place Fernand Cocq. Il s'agit de l'ancienne façade côté jardin du pavillon Malibran sur laquelle la commune fait poser une horloge publique.



◀ La salle du Conseil communal occupe l'espace de l'ancien salon de réception de la cantatrice Maria Malibran et du violoniste Charles-Auguste de Bériot.



Vue de la place Fernand Cocq en direction de la chaussée d'Ixelles. A droite, on distingue le décrochement de façade qui a résisté aux opérations de régularisation des alignements. ▶

Les jardins de cette maison de campagne sont convertis en « place communale » (actuelle place Fernand Cocq). Les autorités auront cependant des difficultés à lui donner une forme parfaitement régulière en raison des rues percées aux abords quelques années plus tôt par des particuliers. Aujourd'hui, il subsiste toujours un décrochement de façade à la pointe du triangle (à proximité de l'angle de rue de la Tulipe et de la chaussée d'Ixelles). Ainsi, la complexité de la fabrication urbaine du 19^e siècle n'a pas permis de dégager entièrement la perspective donnant sur la maison communale. ³

Le bâti néoclassique autour de la place est fort homogène bien qu'il soit construit à différentes périodes. Les immeubles les plus anciens datent des années 1830 et sont contemporains de l'érection du pavillon Malibran (ex. : n° 1,2,5). Quelques-uns ont été édifiés au moment ou peu après l'aménagement de la place en 1849 (n° 12 et 25). D'autres sont juste postérieurs à l'opération de réaligement de 1860 (ex. : n° 27, 28, 29). Enfin, des façades plus tardives témoignent à la fois de l'histoire de la place et de l'évolution du style néoclassique (ex. : n° 22, 23). L'architecture néoclassique se prolonge dans les artères environnantes. Le choix des noms de rues renforce encore la présence du pouvoir communal : les rues du Collège et du Conseil font référence aux organes communaux ; en rebaptisant la chaussée de Namur en chaussée d'Ixelles, la commune devient elle-même la destination symbolique de l'artère ; quant à la nouvelle place, elle a porté la dénomination de « place Communale » avant de prendre celle de place Fernand Cocq, rendant ainsi hommage à l'un de ses bourgmestres.



▲ Place Fernand Cocq 23 et 22.



▲ Place Fernand Cocq 12-12a – Rue Mercelis 2-2a.

Bref, l'ancien pavillon Malibran reconverti en maison communale, les jardins transformés en place communale quasi régulière, l'environnement architectural néoclassique témoignant des différentes phases de développement, et les noms de rues matérialisant le pouvoir communal, forment un paysage d'une grande richesse.



▲ *Plan de la commune d'Ixelles* (détail), 1898 et carte postale avec les portraits des bourgmestres © ACI.
La plupart des noms de rues dans les environs de l'ancien hospice Van Aa, édifice monumental inauguré avec fierté par la commune en 1865, rendent hommage à des mandataires publics (Guillaume Macau, Antoine Labarre, Guillaume Stocq, Victor Greyson) et aux fonctions qu'ils ont pu occuper (rues du Bourgmestre et des Echevins). La réalisation de cet équipement public et la « politique des noms de rues » qui l'accompagne témoignent de l'affirmation du pouvoir communal dans le Bas-Ixelles.

Conseils découverte

On pourra commencer par se rendre devant deux immeubles qui ont successivement servi de modeste maison communale avant l'acquisition du pavillon Malibran (chaussée d'Ixelles n°79 et place Fernand Cocq n°6). L'actuelle maison communale se (re)découvrira en profitant de la perspective offerte par la chaussée d'Ixelles. En approchant de cet édifice, on pourra apprécier la qualité de l'aménagement de ses abords (murs, jardins, grilles). En se plaçant à l'entrée du jardin, on bénéficiera d'une vue panoramique sur la place néoclassique.

La ville néoclassique façonnée par la réglementation urbanistique

La réglementation urbanistique exerce une influence considérable sur la constitution du paysage néoclassique.⁴ Bien que principalement motivées par des questions portant sur la solidité, la salubrité, la sécurité et la circulation, ces mesures réglementaires façonnent l'esthétique de la ville du 19^e siècle. Elles subordonnent le traitement des façades individuelles à l'homogénéité de la rue. Grâce à son bourgmestre Charles Vanderstraeten, qui en tant qu'inspecteur-voyer dans l'ensemble des faubourgs de Bruxelles avait déjà acquis une solide expérience dans le domaine, Ixelles se dote dès 1851 d'un « règlement sur les bâtisses ». Celui-ci est directement inspiré de celui de Bruxelles (1846), à l'élaboration duquel Vanderstraeten avait d'ailleurs participé. Comme dans la capitale, les prescriptions concernant les trottoirs font l'objet d'un règlement spécifique adopté simultanément. Au milieu du 19^e siècle, Ixelles est, avec Bruxelles, la commune la mieux outillée réglementairement. C'est ce qui explique la cohérence de ses quartiers néoclassiques.

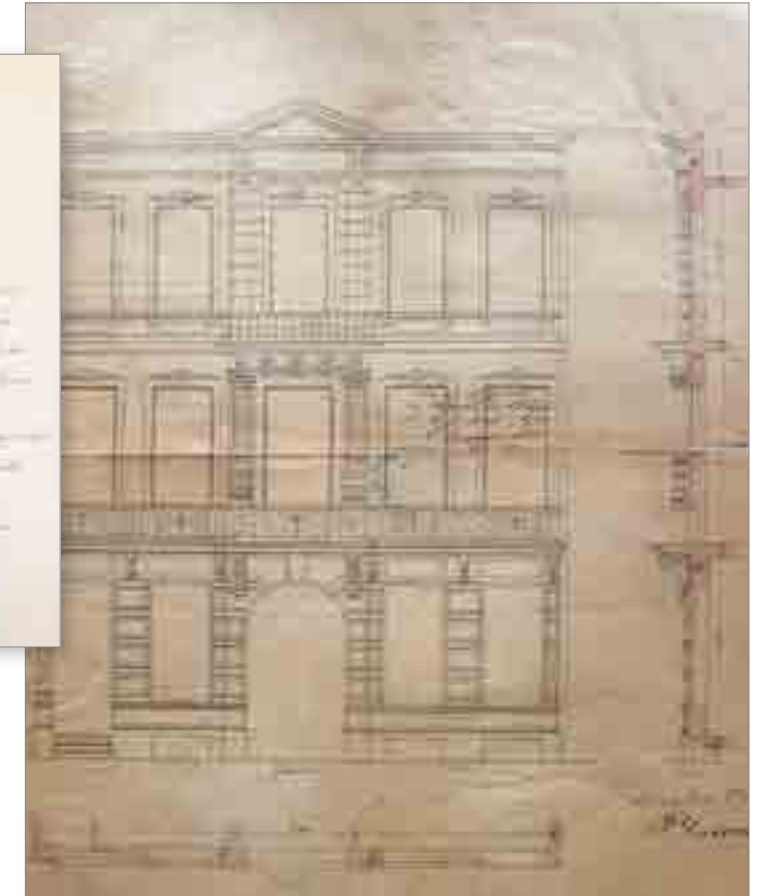
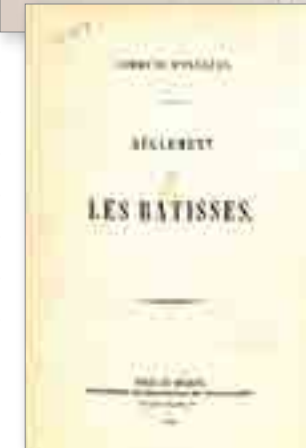
Parcourons ce règlement ixellois sur les bâtisses qui exercera une influence majeure pendant plus d'un demi-siècle. Il ne comporte pas moins de 96 articles (33 pages dans la version imprimée de 1852 !). On y précise les règles concernant les chantiers, les voies publiques, les alignements de façade, les clôtures, les murs (fondation, face, refend, pignons), les saillies (la stricte limitation des saillies a une incidence forte sur le traitement architectural), l'enduit et la peinture des façades qui doivent être recouvertes d'une couleur « pierre de France » (la ville blanche néoclassique), les toitures, les chéneaux et gouttières, les cheminées, les forges, les fours et les fourneaux, les puits et les citernes, les fosses d'aisance, les raccords aux égouts et les constructions menaçant ruine. Les règles sont plus strictes encore pour les façades formant un ensemble symétrique (unité de ton, inclinaison des versants de toitures, rénovation obligatoire et simultanée). Ce règlement instaure, comme à Bruxelles, un véritable système urbain reliant, selon des proportions précises, les divers éléments de l'espace public : largeur des rues, hauteurs

des édifices, saillies des éléments décoratifs et balcons. Toutefois, des dérogations sont permises en matière de hauteur, couleur et saillies, mais uniquement pour les édifices publics et les « constructions particulières qui seront décorées de façades monumentales ». C'est ce qui explique que dans ce paysage néoclassique très homogène se distinguent certains immeubles par la monumentalité, par la richesse de l'ornementation, et par le jeu de couleurs produit par l'usage de matériaux naturels non enduits.

Le règlement précise également la procédure d'obtention du permis de bâtir imposé aux particuliers lorsque ceux-ci souhaitent construire ou reconstruire un immeuble. C'est un outil complémentaire au règlement sur les bâtisses, qui permet à l'autorité de vérifier la conformité de la façade avec les prescriptions réglementaires, mais aussi d'éventuellement rajouter d'autres exigences pour assurer plus de régularité, de monumentalité ou d'intégration à l'échelle urbaine. C'est particulièrement le cas pour les immeubles d'angle et ceux qui bordent des places publiques.



- ◀ Hôtel particulier de la place Raymond Blyckaerts 8-9. Le 15 mai 1873, le propriétaire Loriaux introduit une demande de permis de bâtir place de la Couronne (actuelle place Raymond Blyckaerts) en fournissant une élévation et une coupe de la façade. Il négocie, avec succès, en vue d'obtenir une dérogation pour la réalisation d'une saillie de 10 cm en façade et explique vouloir « mettre l'avant-corps qui est de dix centimètres hors de l'alignement » et termine sa lettre en « Espérant que vous voudrez bien me l'accorder vu que c'est sur une place et que la façade que je vous présente est assez importante » (15 mai 1873, lettre de Loriaux aux Bourgmestre et échevins d'Ixelles, ACI, TP 260/60).



- ▲ Commune d'Ixelles, *Règlement sur les Bâtisses*, Ixelles lez Bruxelles, Imprimerie de Delevingne et Callewaert, 1852. Il s'agit de la version imprimée du règlement adopté par le Conseil communal le 24 décembre 1851.

- 1 Voir le dossier sur « Les Hôtels communaux » dans la revue *Bruxelles Patrimoines*, avril 2016, n°18.
- 2 Jean de Salle (dir.), *Du pavillon Malibran à la maison communale d'Ixelles*, Bruxelles, A.A.M. Editions, 2015.
- 3 Michel De Beule, *Bruxelles, histoire de planifier. Urbanisme aux 19^e et 20^e siècles*, Bruxelles, Mardaga-BUP, 2017, pp. 74-76.
- 4 Sur cette question, voir Roger Hagelstein, *Interaction entre règles et acteurs dans la production de l'espace bâti. Approche de pratiques passées et actuelles du règlement d'urbanisme et du plan d'aménagement*, thèse de doctorat, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2004.

Le paysage commercial des chaussées



Localisation des chaussées sur le territoire ixellois ; Plan de la commune d'Ixelles, 1898 © ACI
Chaussée de Wavre (mauve), chaussée d'Ixelles (rouge), chaussée de Vleurgat (bleu), chaussée de Waterloo (vert),
chaussée de Boondael (jaune), chaussée de Boitsfort (orange)

En région bruxelloise, les chaussées constituent un paysage spécifique dont les qualités patrimoniales sont souvent sous-estimées. La plupart d'entre elles se caractérisent par leur ancienneté (antérieures à l'extension urbaine), par leur longueur (à l'échelle régionale voire au-delà), par leur aspect hétérogène (diversité des styles et gabarits de bâti, tracé irrégulier), et par leur fonction (circulatoire et commerciale).¹

Le territoire ixellois est traversé quasi de part en part par des chaussées. A hauteur de la Porte de Namur, les chaussées d'Ixelles et de Wavre ont servi d'armature à la première urbanisation. La chaussée de Wavre se poursuit, à hauteur de l'avenue du Maelbeek, sur Etterbeek puis sur Auderghem. Quant à la chaussée d'Ixelles, elle permettait d'accéder au village d'Ixelles-le-Châtelain (à hauteur de l'actuelle place Eugène Flagey), là où débutent deux autres chaussées. La première, la chaussée de Vleurgat, se poursuit par la chaussée de Waterloo qui deviendra la ligne de démarcation entre les quartiers Tenbosch et Berkendael (voir p. 91). La seconde, la chaussée de Boondael, mène au hameau éponyme (actuel square de Boondael) à proximité de la naissance de la chaussée de Boitsfort.

Au 19^e siècle, ces chaussées où l'on trouvait de manière éparse des fermes, des auberges, de petites habitations rurales et des maisons de campagne, connaissent de profondes transformations dans le contexte de l'urbanisation. Leur tracé est régularisé voire restructuré, leur assiette est élargie, leur voirie est modernisée, leurs abords se couvrent de centaines de bâtisses. Attirés par l'animation et la circulation le long de ces axes, de nombreux commerces s'y implantent. Les progrès techniques permettent alors de développer les devantures avec des vitrines d'un seul tenant dont la structure, en bois, présente souvent une ornementation néoclassique (pilastres, entablement classique).

Certains tronçons offrent ainsi un paysage commercial néoclassique, d'autres font l'objet de vastes projets de lotissements qui donnent naissance à des compositions d'ensemble qui méritent le détour...



▲ Chaussée d'Ixelles 79, élévation 1852 © ACI.

Chaussée d'Ixelles 79 ►



Les permis de bâtir devant comporter l'élévation de la façade existante, ils nous permettent d'apprécier la métamorphose du bâti le long des chaussées au 19^e siècle. Ici, au n°79 de la chaussée d'Ixelles, l'ancienne auberge Le Chasseur Vert, au caractère rural et d'un seul niveau, est remplacée par une maison néoclassique urbaine de trois niveaux s'intégrant dans une enfilade. Ce nouvel immeuble est toujours conservé aujourd'hui.



▲ Chaussée d'Ixelles, dernier tronçon en direction de l'église Sainte-Croix, carte postale vers 1900, Collection Belfius.



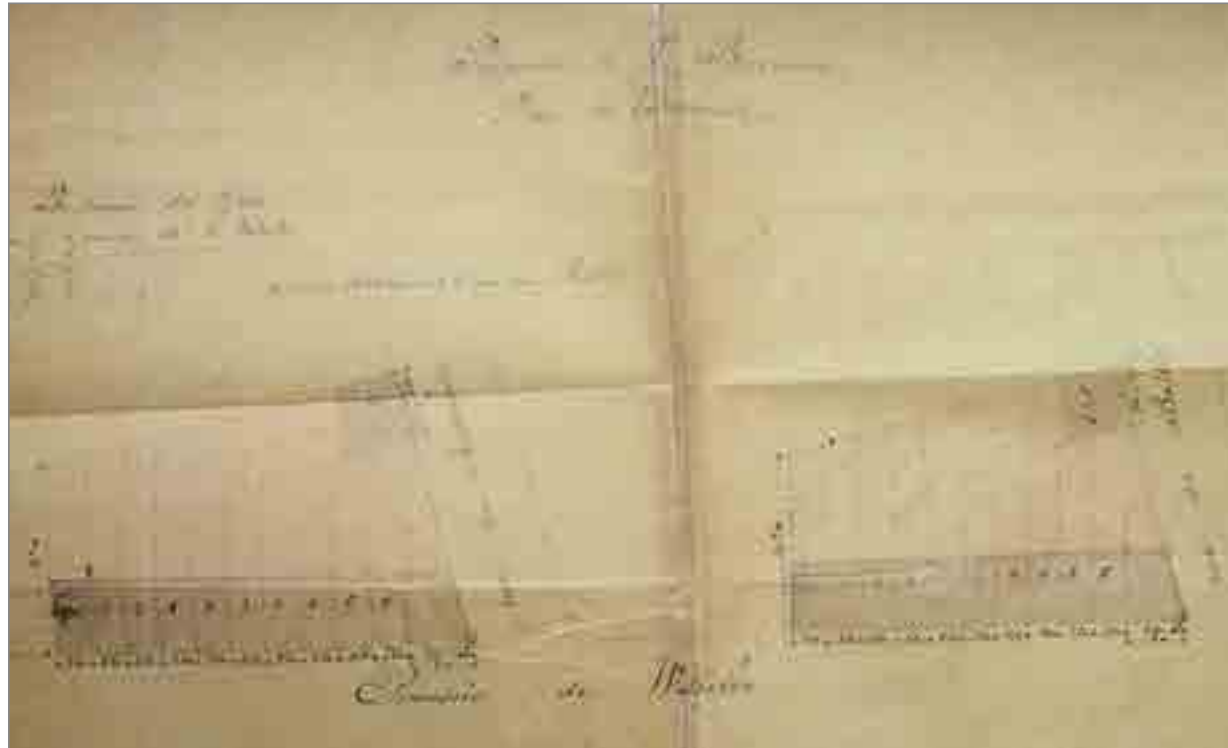
▲ Chaussée d'Ixelles n°s 257 à 229.

Le dernier tronçon de la chaussée d'Ixelles, de la rue Maes à la place Eugène Flagey, est parfaitement rectiligne, contrairement au reste de l'artère. C'est le résultat des opérations de redressement de la seconde moitié du 19^e siècle. Le bâti néoclassique y est remarquable, particulièrement du côté impair où l'architecte Hubert De Kock conçoit, pour Michiels-Cricks, une impressionnante enfilade d'immeubles dont une succession de quinze maisons de rapport avec rez-de-chaussée commercial (n°s 229-257).

Au début de la chaussée de Vleurgat, au croisement avec la place Eugène Flagey, après un immeuble d'angle à pan coupé, débute au n°2 une enfilade très originale d'immeubles conçus comme un ensemble de façades réunies par paires en miroir (jeux de symétrie entre les façades). Ces immeubles ont été édi-
fiés par la Société de l'Avenue Louise en 1884.



▲▼ En 1877, sur une partie de ses terrains situés chaussée de Waterloo, le banquier Georges Brugmann fait construire un ensemble composé de vingt-six maisons néoclassiques réunies par paires avec de subtiles variations de types (n°s 393-415; 435-457 et prolongements dans les rues latérales).



▲▼ Plan de lotissement de 1877 et vue actuelle © ACI.



◀ Sur la chaussée de Wavre, aux abords de la maison de campagne qu'il possédait (n°249) et de la rue Limauge qui rappelle le souvenir de ce riche propriétaire, le docteur Adolphe Limauge fit bâtir de nombreuses bâtisses néoclassiques. C'est le cas de l'enfilade construite en 1862 le long de la chaussée de Wavre n°s 213 à 225. © Monuments & Sites - Bruxelles.

Conseils découverte

Découvrir le patrimoine des chaussées invite à traverser l'entièreté de la commune, d'abord d'ouest en est pour suivre l'évolution de l'urbanisation le long de la chaussée d'Ixelles (de la Porte de Namur à la place Eugène Flagey) en poursuivant sur la chaussée de Boondaël. A partir de la place Eugène Flagey, l'on pourra également emprunter la chaussée de Vleurgat puis bifurquer sur la chaussée de Waterloo pour atteindre les confins d'Ixelles à hauteur de « Ma Campagne ». Quant à la découverte de la chaussée de Wavre, elle pourra comprendre la visite (n° 150) d'une demeure néoclassique à tendance éclectique – Musée Camille Lemonnier – dédiée à un écrivain contemporain de l'urbanisation d'Ixelles.

Le « petit patrimoine » néoclassique

Les façades néoclassiques se caractérisent par leur couleur claire, par la régularité et la symétrie de leur composition (notamment dans la position et les dimensions des baies), par la prédominance des lignes horizontales, mais aussi par leur ornementation qui, assez sobre au début du 19^e siècle, s'enrichira progressivement jusqu'à aboutir à l'éclectisme. Plusieurs éléments pouvant parfois apparaître relativement modestes pris isolément, participent au caractère de la façade néoclassique, et à une échelle plus large, à la qualité du paysage de la rue. Ce « petit patrimoine » néoclassique mérite donc une attention toute particulière. Ces menuiseries (portes, châssis de fenêtre, volets, corniches) et ces ferronneries (balcons, garde-corps, grilles de fenêtres et de soupiraux, décrottoirs) témoignent de la qualité du travail des éléments en bois et en métal de la façade néoclassique. ²

Les châssis et souvent... les volets

Les châssis néoclassiques sont en bois peints et le plus souvent composés de deux ouvrants surmontés d'une imposte. Les baies, généralement rectangulaires (parfois cintrées ou à arc surbaissé), sont initialement pourvues de volets. On trouve des volets simples se rabattant contre le mur, des volets brisés se repliant dans l'embrasure de la fenêtre ou, sur le modèle des vitrines commerciales, des volets roulants remontant dans une caisse.



▲ Exemple de volets se rabattant contre le mur (contrevents). Rue du Président 23.



▲ Exemple de volets roulants remontant dans une caisse. Rue du Président 50.

Exemple de contrevents brisés se repliant dans l'embrasure de la fenêtre. Rue de Stassart 97. ▶



Exemple de devanture commerciale avec volets roulants dans une structure néoclassique composée de pilastres surmontés d'une corniche. Rue du Viaduc 137. ▼





▲ Exemple de décrottoir. Rue Mercelis 9.

Les décrottoirs

Les décrottoirs fleurissent à l'époque néoclassique à côté des portes d'entrée. Ces lames de fer plus ou moins décorées et insérées dans la façade témoignent de l'importance de la pratique de la marche et de la nécessité, dans des rues parfois boueuses, de se décrotter les chaussures avant d'entrer. ³

La corniche

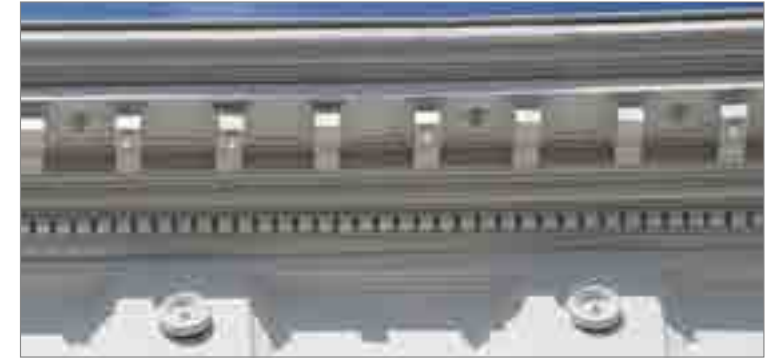
Inspirée par l'architecture antique, la façade néoclassique est systématiquement couronnée par une corniche saillante qui protège de la pluie mais joue aussi un rôle architectural (partie supérieure de l'entablement de la façade) et un rôle urbanistique (unification à l'échelle de la rue et renforcement de l'effet perspectif par une ligne de corniche plus ou moins continue). La corniche est souvent ornée d'un rang de denticules, de modillons ou de consoles.



▲ ► Exemples de corniches et de cache-boulins. Rue Américaine 77-79 et rue Bouré 20.



▲ Exemple d'échafaudage suspendu à partir des boulins (détail d'une carte postale de la chaussée d'Ixelles reproduite en début de chapitre).
© Collection Belfius.



▲ Exemple de cache-boulins. Chaussée d'Ixelles 144.

Les cache-boulins

Sous la corniche, au niveau de la frise, sont souvent placés à intervalles réguliers des éléments décoratifs aux motifs d'étoile, de rosace, de tête de lion ou de pointe de diamant. Ce sont des cache-boulins qui servent à fermer (cacher) les trous qui servaient occasionnellement à insérer une traverse en bois (le boulin). A cette traverse pouvaient être accrochés soit une poulie pour le déménagement des meubles à l'étage, soit des échafaudages nécessaires pour la finition et la remise en enduit de la façade. Par ce procédé ancien, mais qui se généralise au 19^e siècle, l'échafaudage est suspendu; il s'arrête au niveau du premier étage, permettant ainsi de ne pas faire obstacle à la circulation des piétons sur le trottoir.

Les balcons et les grilles

L'essor de la fonte industrielle favorise la multiplication des garde-corps métalliques dans la seconde moitié du 19^e siècle. La structure, pour des raisons de solidité, reste en fer, tandis que les éléments décoratifs sont en fonte. Il existe une variété de formes et de motifs parfois au sein d'une même façade : balcon à garde-corps ouvragé au bel-étage, garde-corps en faible saillie au second étage, simples barres d'appui dans l'embrasure des fenêtres supérieures. Les balcons animent les façades et hiérarchisent les niveaux en mettant en valeur l'étage noble. L'art de la ferronnerie s'exprime aussi au niveau des grilles : celles protégeant les fenêtres des cuisines-caves semi-enterrées, celles clôturant les zones

de recul *non aedificandi* devant les façades ou celles, plus rarement conservées, servant d'empêche-pipi dans les coins formés par une rupture d'alignement.



◀ Exemple de grille de clôture d'une zone de recul. Rue Vautier.



▲ Exemple de balcon. Rue de Livourne 91.



▲ Exemple de balcon et de garde-corps aux fenêtres. Rue de Stassart 101.



▲ Exemple de grille de cave haute. Rue de Stassart 102.



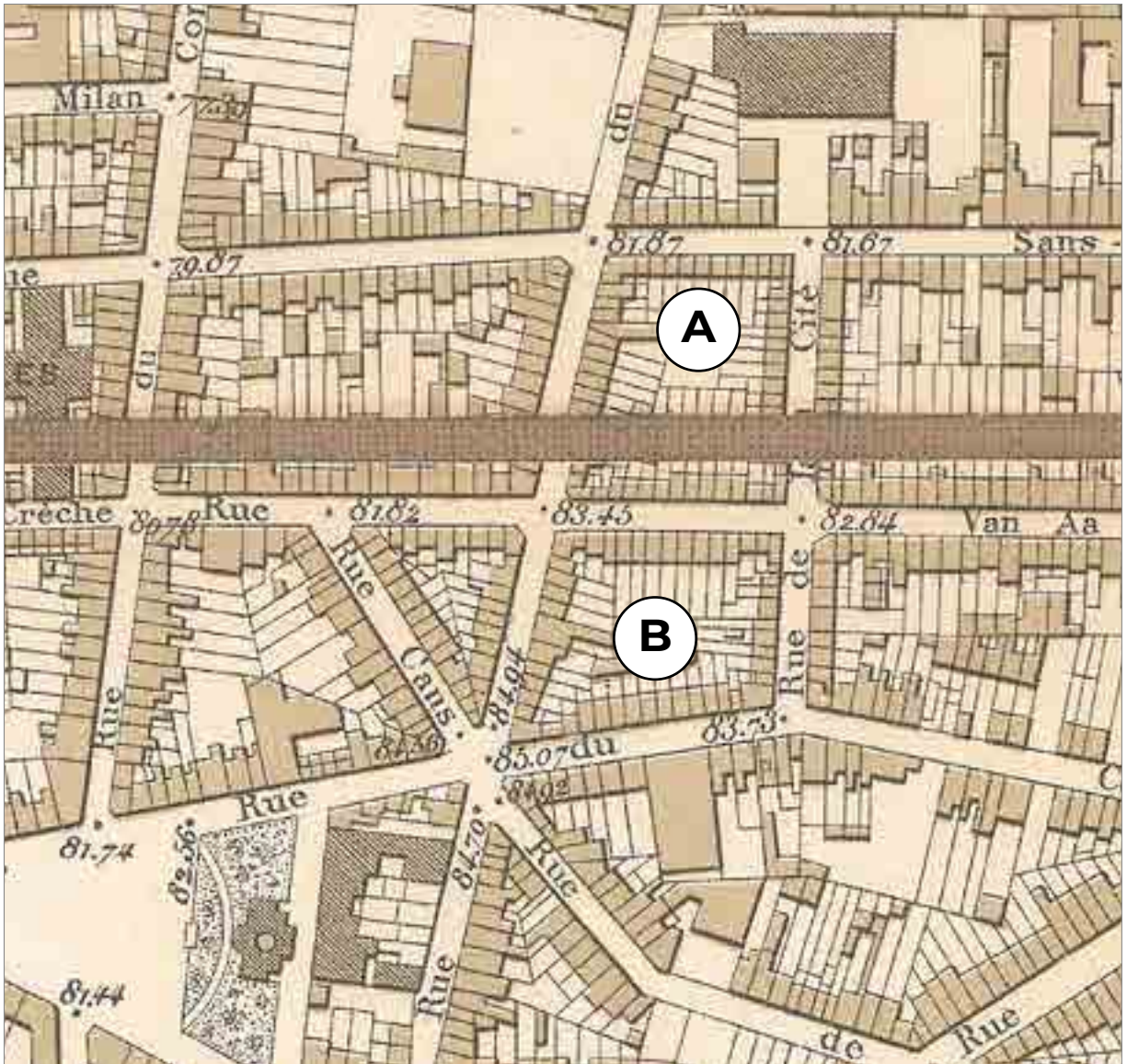
▲ Exemple de grille empêche-pipi à l'emplacement d'une rupture d'alignement. Rue de l'Arbre Bénit 32.

1 Le paysage des chaussées vient d'être étudié par Marion Alecian, « Les chaussées bruxelloises. Paysage et patrimoine à redécouvrir », *Bruxelles Patrimoines*, 2019, n°32, pp. 132-145.

2 La plupart des informations concernant le petit patrimoine sont tirées de Eric Hennaut et Marie Demanet avec la collaboration de Jérôme Bertrand et Liliane Liesens, *Le bois et le métal dans les façades des maisons à Bruxelles 1850-1940*, Bruxelles, Archives d'Architecture Moderne, 1997.

3 Christophe Holemans et Laurence Rosier (éds), *Décrottoirs! Voetscrapers! Boot scrapers!*, Bruxelles, Editions Racine, 2012.

Le paysage industriel et le logement ouvrier à l'époque néoclassique



La cité Gomand, l'une des plus intéressantes cités ouvrières néoclassiques, est composée de deux îlots comptant chacun près d'une cinquantaine de maisons ouvrières : le carré nord (A) réalisé entre 1844 et 1851 (entre les rues du Viaduc, Sans Souci, de la Cité et Van Aa) et le carré sud (B) entre 1849 et 1863 (entre les rues Van Aa, de la Cité, du Collège et du Viaduc).
Plan de la commune d'Ixelles (détail), 1898 © ACI

Dans le contexte du développement industriel du 19^e siècle, les usines s'implantèrent surtout dans la vallée de la Senne, à l'ouest de Bruxelles, le long du canal et des lignes de chemins de fer (Molenbeek-Saint-Jean, Anderlecht, Laeken). Toutefois, bien que de manière plus discrète, l'industrialisation contribua aussi à façonner le paysage néoclassique ixellois. Des entreprises, particulièrement dans les secteurs de la brasserie et de la fabrication d'instruments de musique, s'installèrent en intérieur d'îlot avec des immeubles d'accès à front de rue dont la façade qui, tout en s'intégrant au tissu résidentiel, se distingue par sa largeur et un traitement architectural parfois légèrement différent. ¹ Plusieurs témoins de ce passé industriel subsistent encore, à l'instar d'un entrepôt à bière et d'une manufacture de pianos des années 1870.

Avec l'industrialisation se posa la question du logement ouvrier, surtout que les conditions de logement se dégradèrent pour les plus pauvres suite



¹ Rue Keyenveld 40, 42, 44. Ancienne Manufacture royale de pianos François Berden & Cie. Cette façade monumentale de sept travées réalisée vers 1870 par François Berden permettait d'accéder, via la porte cochère, à sa célèbre manufacture qui s'étendait en intérieur d'îlot. L'architecture évoque celle d'un hôtel particulier : porte cochère, balcons (un balcon central à balustres flanqué de balcons continus à garde-corps en fonte), fronton couronnant la travée centrale elle-même traitée en ressaut et munie d'un bossage aux angles évoquant des pilastres.



◀ Rue du Collège 27.
Ancien entrepôt de style néoclassique édifié en 1872 pour servir de magasin à bière. Si la façade de cet entrepôt s'intègre fort bien dans l'enfilade d'immeubles de la rue du Collège, elle présente toutefois des spécificités telles que le nombre et la largeur de travées, la structure des baies et la présence de deux portes cochères.

à la densification urbaine et à la spéculation immobilière. Bien que la maison bourgeoise – généralement de trois travées et de trois niveaux – constitue l'élément de base du paysage urbain ixellois, on peut y voir quelques enfilades d'habitations plus modestes le long d'artères pourtant cossues. En pénétrant dans les intérieurs d'îlot, il est même possible de découvrir des logements regroupés dans des impasses ou des carrés. La commune occupe d'ailleurs une place centrale dans l'histoire du logement social puisque c'est à quelques pas de la maison communale que fut édifée une des premières cités ouvrières, à l'initiative de Louis-Xavier Gomand et en partenariat avec l'Etat. Le ministre de l'Intérieur, Charles Rogier se déplaça en personne pour la pose de la première pierre du carré sud le 23 septembre 1849 et présenta un discours dans lequel il en souligna le caractère novateur: «*Nous considérons comme une innovation sage, utile, la création de certains quartiers particulièrement affectés aux habitations des classes ouvrières. Nous croyons que l'architecture a dans ces constructions de belles perspectives offertes devant elle et une belle mission à remplir. Procurer à la classe qui travaille des habitations saines, commodes, bien aérées, et autant que possible à la portée de leur médiocre fortune ou plutôt de leur peu de ressources, c'est un beau rôle à poursuivre, et c'est aussi, je crois, une mission facile à accomplir. [...] Il sera glorieux pour la commune d'Ixelles d'avoir la première entre toutes les communes de la Belgique planté le jalon et donné le signal d'une heureuse amélioration*». ²



▲ Rue Keyenveld 8, 10, 12, 14, 16, 18-20. Enfilade de maisons ouvrières, vers 1850. Les façades de ce type de logement se caractérisent par une économie de moyens formels, la reproduction d'un même schéma et le gabarit réduit (ici deux niveaux et demi et deux travées).



▲ Avenue des Saisons 64, 66, 68, 70. Enfilade de maisons ouvrières, fin du 19^e siècle.

▼ Impasse du Château, fin du 19^e siècle. Au niveau du n°37 de la rue du Château, un passage permet d'accéder à une impasse avec d'anciens logements ouvriers.



▲ Rue Maes 48 et 50 (1886). Ensemble de deux maisons de gabarit modeste mais dont le traitement de la façade est assez richement orné (ressaut, refends, balcon, corniche ouvragée) ce qui les rapproche de la demeure bourgeoise.





▲ Petite rue Malibran 7, 9, 11, 13 (1889). Enfilade de maisons ouvrières particulièrement modestes regroupées deux par deux.

▲ Carré Capouillet, 3, 5, 7. Au 19^e siècle, des maisonnettes regroupées autour d'une cour en intérieur d'îlot forment ce qu'on appelle un carré. Le carré Capouillet est accessible par un passage situé entre le n°459 et le n°461 de l'avenue de la Couronne.



▲ Rue de la Cité, plan de façades de quatre maisons de la cité Gomand, 1861 © ACI.

Conseils découverte

Le n°39 de la rue du Viaduc constitue un excellent point de départ avec, de part et d'autre de la porte cochère, une plaque commémorative de la pose de la première pierre de la cité Gomand. Faire le tour de chacun des deux îlots (carrés) de cette cité ouvrière néoclassique permet

de découvrir son ampleur. De là, se diriger soit vers la rue Keyenveld avec l'ancienne manufacture de pianos et une enfilade de maisons ouvrières, soit vers la Petite rue Malibran en passant par l'ancien entrepôt de la rue du Collège. En arpentant les rues d'Ixelles, cherchez les maisons au gabarit plus modeste (deux niveaux et/ou deux travées).

Les équipements néoclassiques



▲ Ancienne école communale n°1 par Louis Rousselle, rue Sans Souci 94 (1860).



▲ École communale n°2 par Louis Coenraets, rue Sans-Souci 130 (1870-1875 pour la première phase).



▲ Ancienne école communale n°3 par Louis Coenraets, rue du Président 54 (1875).

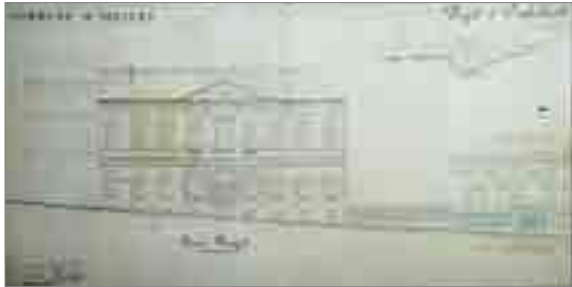
Au fil de l'urbanisation et de la croissance démographique qui l'accompagne, la commune doit se doter d'équipements collectifs destinés à satisfaire les besoins politiques, administratifs, alimentaires, éducatifs, religieux, économiques et culturels de sa population. Une partie de ces édifices adoptent le style alors en vigueur: le néoclassicisme. C'est particulièrement le cas des écoles; Ixelles possède d'ailleurs à l'époque le plus riche patrimoine scolaire néoclassique de la région bruxelloise.³ Les façades, la distribution des locaux, la disposition et l'étendue des cours de récréation (notamment des préaux couverts) témoignent des préoccupations des autorités publiques en termes de monumentalité, de pédagogie, d'hygiène et de confort pour l'enseignement en train d'être mis en place. L'école publique adopte le néoclassicisme alors que l'enseignement catholique élira plutôt le néogothique qui évoque davantage la tradition et les valeurs chrétiennes. Le style architectural reflète la polarisation entre l'enseignement public et catholique.



▲ Groupe scolaire du Bois de la Cambre, anciennement écoles n° 7 et 8 par Louis Rousselle, avenue du Bois de la Cambre 173-177 (1871).



▲ Ancien Athénée royal d'Ixelles par Louis Coenraets, rue de l'Athénée 17 (1883-1885).



▲ Plan de façade de style néoclassique pour un projet non retenu pour l'orphelinat communal par Louis Coenraets (1873) © ACI.



▲ Plan de façade de style néo-Renaissance flamande pour l'orphelinat communal par Louis Coenraets rue Sans Souci 128 (vers 1874) © ACI.

Les édifices servant d'équipements collectifs se distinguent par leur monumentalité et leur traitement architectural. Rappelons que, contrairement aux bâtiments résidentiels, ceux-ci ne sont pas soumis aux prescriptions réglementaires de hauteur, de saillie et de couleur. Ces bâtiments seront d'ailleurs parmi les premiers à rompre l'homogénéité du paysage néoclassique en intégrant de nouveaux styles, de l'éclectisme au néogothique en passant par le style néo-Renaissance.

Un même architecte peut alors proposer successivement différents styles pour un édifice. Ainsi, pour l'orphelinat de la commune, Louis Coenraets, architecte communal et auteur de plusieurs écoles néoclassiques, conçoit d'abord un projet néoclassique puis un second,

qui sera finalement réalisé en style néo-Renaissance flamande. Par son parement de briques apparentes et son pignon à gradins et aileron, cet édifice – qui accueillera rapidement l'École des Arts industriels et décoratifs – se démarque de l'école communale n°2 de style résolument néoclassique et cependant édifée par Coenraets quasi au même moment.

Même lorsque ces équipements publics témoignent d'une évolution du goût dans la seconde moitié du 19^e siècle, la plupart de leurs façades furent conçues pour s'intégrer dans leur environnement néoclassique, à l'exception toutefois des édifices du culte. La croissance démographique imposa la construction d'églises plus vastes dans les paroisses existantes. L'architecture religieuse adopta de manière précoce le style néogothique à l'exemple de l'église Saint-Boniface (1846-1849) et de l'église Sainte-Croix (1859-1865), deux édifices qui seront parmi les premiers à rompre, par leur verticalité, leur couleur et leur ornementation, l'homogénéité de la ville néoclassique et ce d'autant plus qu'ils sont particulièrement visibles par leur clocher et la mise en scène urbaine. Notons toutefois que la cure de l'ancienne église Sainte-Croix présente, quant à elle, un style néoclassique.



▲ L'ancienne gare du Luxembourg (1853-1855) par Gustave Saintenoy de style néo-Renaissance, avec un parement de pierre bleue non enduite, s'intègre tout en s'en différenciant, à la place du Luxembourg qui, elle, est de style néoclassique.



▲ L'éclectisme de l'ancien hospice Van Aa édifié en 1865 par Louis Spaak, chaussée de Boondael 92 à 98. A l'origine, les façades étaient enduites de couleur claire. Carte postale © ACI.



Ancienne caserne de gendarmerie de style éclectique (1876), rue Jean Van Volsem 75. La travée axiale en ressaut avec sa frise à arceaux évoque l'architecture militaire médiévale © Monuments & Sites - Bruxelles. ▶



Perspective monumentale contrastée entre le bâti néoclassique de la chaussée d'Ixelles et l'ancienne église Sainte-Croix de style néogothique. Carte postale © ACI. ▶



▲ Entrée des monumentales halles d'Ixelles, de style éclectique, édifiées par Edmond Le Graive (1876-1877), rue de la Tulipe (démolies). Carte postale © ACI.



Ancien commissariat de police qui, bien qu'il soit construit au début du 20^e siècle, est encore empreint d'influences néoclassiques, à l'angle de la chaussée de Waterloo et de l'avenue Louis Lepoutre. ▶



▲ Clocher de l'église Saint-Boniface visible au-dessus de l'enfilade néoclassique de la rue de la Paix. Carte postale © ACI.



Cure de l'église Sainte-Croix, rue Alphonse de Witte 24, édifiée au milieu du 19^e siècle en style néoclassique alors que l'église est réalisée en style néogothique. ▶

De manière générale, les nouveaux équipements occupent une place particulière dans l'espace urbain du 19^e siècle grâce non seulement à leurs particularités en termes de style et de gabarit, mais aussi à la mise en scène de leurs abords et à leur situation dans le tissu urbain. L'ancien abattoir communal conçu en 1850 par Louis Spaak en est un bel exemple. Le bâtiment principal placé dans l'axe de la rue Van Aa se voit de loin. En se rapprochant, les deux pavillons d'entrée de même style (démolis) s'offraient à la vue, et lorsque l'on se retournait, on découvrait que les deux immeubles à l'angle des rues Van Aa et Van Volsem faisaient écho à ces pavillons et à l'abattoir lui-même et ce, par des jeux de correspondance architecturale : façades en briques rouges animées par des éléments en pierre bleue et des bandeaux en briques jaunes. La hiérarchie entre cette architecture d'accompagnement et l'édifice public s'exprime par la largeur des travées, la hauteur du niveau unique de l'élévation, la présence d'un fronton et de pilastres, l'ornementation de la corniche à lambrequin et le traitement des baies à arcs surbaissés plutôt qu'en plein cintre. Ainsi, bâtiment principal, pavillons

d'entrée et immeubles d'angle formaient un ensemble cohérent mettant en valeur le nouvel équipement et participant à l'embellissement d'un quartier en pleine urbanisation.



▲ Ancien abattoir communal (actuel Musée d'Ixelles) par Louis Spaak en 1850, rue Jean Van Volsem 71. Carte postale © ACI



▲ Immeuble d'angle, rue Van Aa 105.



▲ Immeuble d'angle, rue Van Aa 114.



- 1 Yannik van Praag, « Usines et ateliers en intérieur d'îlot. Un patrimoine bruxellois caché », *Bruxelles-Patrimoines*, n°15-16, septembre 2015, pp. 40-49.
- 2 *L'Indépendant*, 23 septembre 1849 cité dans « Un essai manqué : la cité ouvrière de Louis Gomand | Een mislukte proef : de arbeiderscité van Louis Gomand », *Archiviris*, 27 janvier 2019, <https://archiviris.be/2019/01/27/un-essai-manque-la-cite-ouvriere-de-louis-gomand-eeen-mislukte-proef-de-arbeiderscite-van-louis-gomand/>. Sur la cité Gomand, voir également Michel De Beule, *Bruxelles, histoire de planifier. Urbanisme aux 19^e et 20^e siècles*, Bruxelles, Mardaga-BUP, 2017, pp. 192-197.
- 3 Sur le patrimoine scolaire, voir Françoise Jurion-de Waha, « Architecture scolaire à Bruxelles », *Bruxelles-Patrimoines*, n°1, novembre 2011, pp. 7-23 et Thierry Demey, *Bruxelles au tableau noir. Le patrimoine des écoles, miroir de la guerre scolaire*, Bruxelles, Badaeux, 2016 (Guide Badaeux).



Le paysage néoclassique bourgeois dans les coulisses des promenades mondaines



Localisation des principaux lieux de promenade à la fin du 19^e siècle : l'avenue de la Toison d'Or (1), l'avenue Louise (2), le Bois de la Cambre (3), le Jardin du Roi (4), les étangs d'Ixelles (5), le Parc Léopold (6), la place de l'Industrie – actuel square de Meeûs (7).
Plan de la commune d'Ixelles, 1898 © ACI

Depuis longtemps, les étangs proches du village d'Ixelles et plus largement le caractère champêtre de la vallée du Maelbeek constituaient une destination prisée par les promeneurs, comme le confirme le guide que George Fricx publie en 1743 :

*«Ceux [il parle des faubourgs] d'Ixelles & d'Etterbeke sont hors de la porte de Namur dans un charmant vallon, où l'on voit quantité d'Etangs, d'un[e] eau très-claire & d'une grande étendue couvertes de Cignes, bordées de beaux arbres & de bocages, qui forment d'agréables promenades aux Habitans, qui s'y rendent en foule aux jours de Dimanche & de Fête pour s'y délasser des travaux de la semaine».*¹

La pratique de la promenade se développera plus encore au 19^e siècle mais elle se fera plus mondaine, et avec l'extension urbaine, les formes se renouvelleront durant la période néoclassique.² Les avenues ne seront plus des allées dans un cadre champêtre, mais, à l'instar de l'avenue Louise et de l'avenue de la Toison d'Or³, des artères plantées et urbanisées qui attireront non seulement les promeneurs élégants, mais aussi de riches propriétaires acquérant les parcelles destinées à être bâties aux abords de ces espaces prestigieux. Ces avenues-promenades et leurs abords immédiats donneront naissance à un paysage bourgeois où, le long d'une voirie à l'aménagement particulièrement soigné (revêtement de sol, éclairage public, mobilier urbain) se multiplieront les demeures bourgeoises et même un certain nombre d'hôtels de maître. Généralement plus on se rapproche des promenades, plus le standing des maisons est élevé.

L'architecture de ces immeubles édifiés dans les années 1860-1890 témoigne de l'évolution du néoclassicisme tardif vers l'éclectisme avec la multiplication des éléments décoratifs (traitement en bossage, saillies, riches encadrements de fenêtre, frontons, pilastres, consoles imposantes, balcons ouvragés, logettes, etc.), de l'abandon de la stricte composition symétrique, ou de la réintroduction d'une certaine polychromie. Parfois, l'architecture s'inspire plus spécifiquement de l'Italie de la Renaissance des 15^e et 16^e siècles, mais les limites sont souvent ténues entre néoclassicisme, éclectisme et néo-Renaissance italienne. Si certaines façades commencent à s'individualiser, elles ne rompent pas encore l'homogénéité générale de la rue néoclassique, sauf celles, relativement rares dans ces quartiers, qui relèvent des styles néogothique et néo-baroque.

L'individualisation des façades marque aussi l'affirmation du rôle de l'architecte, au contraire de l'anonymat qui caractérisait jusque-là l'architecture résidentielle néoclassique. D'ailleurs, plusieurs architectes de renom participèrent à cette évolution stylistique aux environs de l'avenue de la Toison d'Or et de l'avenue Louise : Jean-Pierre Cluysenaar, Henri Beyaert, Gustave Saintenoy ou Henri Maquet.

Les avenues-promenades et les artères transversales : des espaces publics particulièrement soignés



▲ L'avenue de la Toison d'Or. Carte postale © ACI.

▼ La perspective monumentale de la rue du Bailli. Carte postale © ACI.

▼ L'avenue Louise à hauteur de la rue Mercelis. Carte postale © ACI.



Le renouvellement stylistique des années 1860-1890 dans les artères situées à proximité de l'avenue Louise et de l'avenue de la Toison d'Or



▲ Hôtel de maître mêlant éclectisme et néoclassicisme, par Henri Beyaert (1881), rue Capitaine Crespel 12.



▲ Hôtel de maître mêlant aussi éclectisme et néoclassicisme, par Gustave Saintenoy sur les plans de Jean-Pierre Cluysenaar (1868), place Stéphanie 12a et rue de Stassart 131.



▲ Ensemble d'immeubles néoclassiques teintés d'éclectisme situés à l'angle de la rue de Stassart 124 et de la place Stéphanie 14, 16 et 18, par Jean-Pierre Cluysenaar (1868-1869).



▲ Ensemble de deux maisons bourgeoises néoclassiques par Gustave Saintenoy (1866), rue de Stassart 121 et 123 (habitation de l'architecte).



▲ Hôtel de maître de style néo-Renaissance italienne par Henri Maquet (1883), rue de la Concorde 56.



▲ Ensemble homogène d'immeubles éclectiques d'inspiration néoclassique réalisés par les entrepreneurs Jean et Pierre Carsoel (1900-1903), rue Paul-Emile Janson.



▲ Enfilade néoclassique débutant par un immeuble de style néo-Renaissance flamande qui contraste avec l'ensemble, rue de Livourne 85, 87, 89, 91, 93 (entre 1875 et 1894).

Conseils découverte

Il pourrait s'agir de chercher, le long des anciennes promenades et dans les rues environnantes, les enfilades néoclassiques et les façades plus ornementées qui évoluent vers l'éclectisme, le néo-Renaissance, voire d'autres styles historiques plus en rupture avec la rue néoclassique. Pour ce faire, empruntez l'avenue de la Toison d'Or, depuis la Porte de Namur, en levant les yeux vers les étages supérieurs pour découvrir certains immeubles originels conservés, pénétrez quelques centaines de mètres dans les artères qui aboutissent à cette promenade (rues des Chevaliers, des Drapiers et Capitaine Crespel). Au niveau de la place Louise, dont le bâti originel néoclassique est assez bien conservé, l'avenue Louise permet d'accéder à la place Stéphanie qui conserve, sur sa portion ixelloise, plusieurs exemples remarquables. Pour découvrir des immeubles néoclassiques plus modestes, poursuivez sur la rue de la Longue Haie et les enfilades dans le début des artères qui la croisent (rues du Président, Jean d'Ardenne, Souveraine, Mercelis). De l'autre côté de l'avenue Louise, longez la rue de Livourne en marchant sur le trottoir côté Bruxelles-Ville (côté pair) pour apprécier les façades situées sur Ixelles (côté impair), n'hésitez pas à vous arrêter rue Paul Emile Janson et à terminer par la perspective monumentale de la rue du Bailli.

La place de la nature dans la ville néoclassique

L'urbanisation des faubourgs sous la période néoclassique entraîna logiquement la disparition d'innombrables champs, pâturages, vergers, potagers et chemins ruraux. La confrontation de la carte de Ferraris dressée en 1777 et du plan d'Ixelles de 1898 permet d'en mesurer toute l'étendue (voir p. 18-21). Cette métamorphose s'est opérée de manière progressive ; pendant plusieurs dizaines

d'années des portions de campagne ont subsisté et côtoyé des bouts de villes en construction. Au 19^e siècle, cette coexistence étonnante de la nature et de la ville a marqué plus d'un contemporain. En 1855, Alphonse Wauters voit dans cette « variété d'aspects » un attrait de la commune :



▲ Charles Ligny, *L'ancien quartier Saint-Boniface*, 1877, huile sur panneau de bois, 28 x 44 cm, n° inv. CC 305, acquis en 1924, Musée d'Ixelles.



« son territoire [celui de la commune d'Ixelles] présente une variété d'aspects peu ordinaire et qui rend son séjour des plus agréables : ici une immense agglomération de maisons confine à la capitale ; là des sentiers bordés d'étangs, de jardins de plaisance, de jardins lé-gumiers, servent en quelque sorte d'avenues à la belle forêt de Soigne ; plus loin, dans la direction de Watermael, se développent de vastes cultures, que sillonne le chemin de fer du Luxembourg. En maint endroit, un quartier élégant et animé n'est séparé que par une faible distance d'un vallon solitaire, d'une promenade tout à fait champêtre ».⁴

◀ Théodore Hannon, *La rue Sans-Souci en 1877*, 1877, eau-forte, 17,5 x 26,5 cm, n° inv. CC 1032, Musée d'Ixelles.

Des peintres représentèrent ces scènes pittoresques. En 1877, peu avant le percement d'artères modernes, deux peintres ixellois immortalisèrent le paysage champêtre qui résista plusieurs années à l'urbanisation du quartier Saint-Boniface. Sur le tableau de Charles Ligny, au premier plan se situent la ferme, les potagers, une charrette, deux cultivateurs et quelques arbres. Au second plan, on aperçoit le chevet et le clocher de l'église Saint-Boniface et, à gauche, des enfilades d'immeubles néoclassiques. Dans sa gravure, Théodore Hannon choisit, lui, de décaler légèrement l'angle de vue pour montrer également la rue Sans Souci. Le contraste est encore plus frappant. La rue, où circule une calèche, n'est encore construite que d'un côté, l'autre le sera bientôt sur une partie des terrains de la ferme. Notons qu'une parcelle d'angle non bâtie est entourée d'une palissade au-dessus de laquelle apparaît un arbre imposant qui disparaîtra bientôt.



▲ Paul Lauters, *Vue panoramique vers l'Arbre béni et le moulin de Vleurgat en 1825, 1874*, crayon et aquarelle sur papier, 27 x 43,5 cm, n° inv. CC 1009, don en 1921, Musée d'Ixelles. En 1874, le peintre Paul Lauters, alors en fin de vie, reprend un croquis de jeunesse réalisé en 1825 pour réaliser cette vue panoramique qu'il offre à l'archiviste Alphonse Wauters. Par l'insertion de lettres renvoyant à la légende, Paul Lauters indique l'emplacement des rues qui, depuis, ont été tracées. Lauters comme Wauters ont vu ce paysage campagnard, ce souvenir de jeunesse pourrait-on dire, disparaître pour faire place au Ixelles néoclassique. Notons que l'Arbre béni dont il est question, auquel on attribuait des vertus curatives et dont la rue éponyme rappelle l'existence, avait été abattu en 1869 suite à l'élargissement de la rue de la Vanne.

Si la première phase de l'urbanisme néoclassique qui a structuré le Haut-Ixelles se caractérisait surtout par la minéralisation en laissant peu de place à la nature – si ce n'est en intérieur d'îlot – le dernier tiers du 19^e siècle réintègrera le végétal au sein des nouvelles formes urbaines. Cette nature citadine se déclinera au gré de l'aménagement des parcs et jardins, d'un cimetière, de squares, de places plantées, de plantations d'alignement le long d'artères ou de zones de recul avec jardins devant les façades.⁵

Une variété de formules intégrant la nature en milieu urbain au 19^e siècle



▲ Zone de recul avec jardins de façade de la rue Vautier. Carte postale © ACI.



▲ Square de la place du Luxembourg. Carte postale © ACI.



▲ Zone plantée devant la Maison communale. Carte postale © ACI.



▲ Plantations d'alignement dans la rue Lesbroussart. Carte postale © Collection Belfius.

¹ *Description de la Ville de Bruxelles*, Bruxelles, George Fricx, 1743, pp. 186-187.

² Voir Christophe Loir et Laurent Turcot (éds), *La promenade au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles Belgique - France - Angleterre*, Bruxelles, Editions de l'Université (Études sur le XVIII^e siècle), 2011 et Christophe Loir, « Voir et être vu: les promenades bruxelloises aux XVIII^e et XIX^e siècles », dans *Bruxelles Patrimoines*, n°6-7, septembre 2013, pp. 44-61 (numéro spécial Journées du Patrimoine. Région de Bruxelles-Capitale).

³ Xavier Duquenne, *L'avenue Louise à Bruxelles*, Bruxelles, Xavier Duquenne Editeur, 2007 et notice sur l'avenue de la Toison d'Or dans *l'Inventaire du Patrimoine architectural*, http://www.irismonument.be/fr/Ixelles.Avenue_de_la_Toison_d_Or.html.

⁴ Alphonse Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. 3, Bruxelles, Ch. Vanderauwera, 1855, p. 278.

⁵ Charles-François Mathis et Emilie-Anne Pepy, *La ville végétale : une histoire de la nature en milieu urbain (France XVI^e-XXI^e siècle)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017 ainsi que Eric Hennaut et Ursula Wieser Benedetti (éd.), *Bruxelles. Deux siècles et demi de parcs et jardins publics 1775-2020*, Bruxelles, CIVA, 2019.



Des séquences paysagères le long d'un axe structurant: rue du Trône - avenue de la Couronne



Localisation de la rue du Trône (1), de la place de la Couronne rebaptisée place Blyckaerts (2) et de l'avenue de la Couronne (3).
Plan de la commune d'Ixelles (détail), 1898 © ACI.

L'axe radial de plus de 3 kilomètres, formé par la rue du Trône et l'avenue de la Couronne, permet de relier la Petite Ceinture (boulevards extérieurs de Bruxelles-Ville) à la Grande Ceinture (à hauteur du boulevard Général Jacques). De l'amorce du premier tronçon déjà présent sur le plan du Quartier Léopold conçu par Suys en 1838 à l'achèvement de la dernière section à hauteur du cimetière d'Ixelles vers 1900, cet axe majeur ne s'est constitué que très progressivement. Péripéties politiques et difficultés techniques émaillent l'histoire de ce vaste projet porté successivement par les inspecteurs-voyers Charles Vanderstraeten – rappelons qu'il est également bourgmestre d'Ixelles – et Victor Besme.¹

Cette succession de tronçons réalisés à des périodes différentes aboutit à la constitution d'un espace résumant, au fil de la progression, l'évolution du paysage urbain du 19^e siècle : une rue minérale rectiligne relativement étroite et bordée d'édifices néoclassiques s'élargit puis se transforme en place publique, où est érigé un monument sculpté, avant de franchir une vallée grâce à un imposant viaduc, et de se prolonger par une large avenue plantée toujours rectiligne où se multiplient les exemples d'architecture éclectique, et finalement de s'incurver dans son tronçon final. Cette succession de séquences témoigne à la fois de l'élargissement du gabarit des artères (12 puis 15 mètres pour la rue du Trône, 20 mètres pour l'avenue de la Couronne), de l'évolution des styles architecturaux, du passage du minéral au végétal, de l'essor des statues publiques, du recours à d'imposants ouvrages d'art et de la réintroduction de la voie courbe après un long règne de la ligne droite en matière de tracé urbain.



▲ Rue du Trône, première section.
Carte postale © ACI.



▲ Rue du Trône, seconde section.
Carte postale © Collection Belfius.



▲ Place de la Couronne, actuelle place Raymond Blyckaerts.
Carte postale © ACI.



▲ Avenue de la Couronne à hauteur du viaduc.
Carte postale © ACI.



▲ Avenue de la Couronne.
Carte postale © ACI.



▲ Boulevard Militaire, actuel boulevard Général Jacques.
Carte postale © ACI.



▲ Rue du Trône 53 et 55 (premier tronçon),
deux immeubles néoclassiques identiques,
milieu du 19^e siècle.

L'évolution des styles architecturaux perceptible dans le bâti original:

un néoclassicisme relativement sobre sur le premier tronçon de la rue du Trône (c. 1840-1865), un néoclassicisme plus orné le long du second tronçon (c. 1865-1880) et enfin un style évoluant vers l'éclectisme sur l'avenue de la Couronne (c. 1890-1914).



▲ Avenue de la Couronne 12 et 14, deux hôtels de maître éclectiques d'inspiration néoclassique, conçus comme un ensemble en miroir par Louis De Rycker, 1880 avec signature et millésime gravés dans la façade.

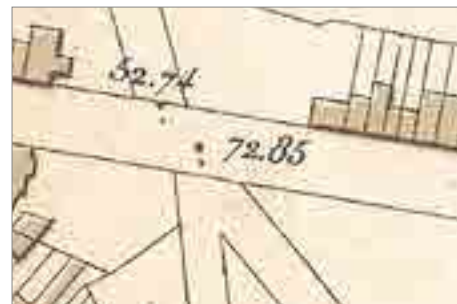


◀ Rue du Trône 216 et 218 (second tronçon), deux hôtels de maître néoclassiques par Louis De Curte, 1868. Façade et entrée cochère.

S'affranchir du relief : la vallée du Maelbeek constituait un obstacle difficilement franchissable ; la construction d'un imposant pont routier jeté à hauteur de la rue Gray est une véritable prouesse technique.²



▲ Viaduc Gray-Couronne, achevé en 1880. Carte postale © ACI.



▲ *Plan de la commune d'Ixelles, 1898* © ACI. Détail à hauteur du viaduc Gray-Couronne. Ce plan comporte de nombreuses cotes d'altitude ; on peut voir ici que le tablier du viaduc (dans le prolongement de l'avenue de la Couronne) se situe 20 mètres plus haut que la rue Gray qui passe en-dessous.

Dans la ville du 19^e siècle, les noms de rues sont loin d'être anecdotiques. Ils peuvent, comme dans le cas de l'axe rue du Trône – avenue de la Couronne, former un système de dénominations très cohérent et participer pleinement à la qualité de l'espace. Le trône et la couronne, comme le sceptre et le diadème (cf. rue du Sceptre et avenue du Diadème, cette dernière ayant étant l'appellation du dernier tronçon de l'avenue de la Couronne) sont des insignes de royauté. Ce choix permet à la fois de conférer du prestige aux nouvelles artères, de renforcer l'unité de l'axe et de souligner la continuité spatiale avec le quartier Royal et le Palais du Roi. Les termes génériques (place, avenue, rue) ne sont pas non plus le fruit du hasard : ils hiérarchisent l'espace, indiquent certaines caractéristiques physiques (l'avenue est une artère large et plantée alors que la rue est minérale et plus étroite) et permettent de multiplier la même dénomination pour souligner le lien organique. Ainsi, la rue du Trône forme un binôme avec la place du Trône, l'avenue de la Couronne s'articule par rapport à la place de la Couronne

(ancienne dénomination de la place Blyckaerts) d'où partait également une rue de la Couronne (ancienne dénomination de la rue du Sceptre). Par ailleurs, ajoutons qu'à proximité, les rues Marie-Henriette et Clémentine rendent elles hommage à des personnes royales contemporaines, en l'occurrence à la deuxième reine des Belges et à la fille que celle-ci eut avec Léopold II.³



◀ Détail du *Plan de la commune d'Ixelles, 1898* © ACI sur lequel on peut voir les dénominations de la rue du Trône et de la place de la Couronne (actuelle place Blyckaerts).

Conseils découverte

Pour découvrir cette succession de séquences paysagères, l'itinéraire le plus approprié est bien sûr celui qui suit la progression chronologique au fil de la rue du Trône et de l'avenue de la Couronne. Vous pourrez apprécier l'évolution des gabarits de voirie et rechercher les immeubles d'origine conservés, plus nombreux qu'il n'y paraît à première vue. N'hésitez pas à pénétrer dans les rues et places qui longent ou traversent cet axe et qui conservent parfois un patrimoine néoclassique assez riche (place de Londres, chaussée de Wavre, rue du Viaduc, rue Malibrant). Depuis le viaduc, vous pourrez jouir d'une vue sur l'ancienne vallée du Maelbeek dont le relief est toujours perceptible et en descendant l'escalier, vous pourrez mieux découvrir cet impressionnant pont routier. Notons que cette promenade pourrait être légèrement étendue pour débiter place du Trône, véritable point d'origine de l'axe Trône – Couronne.⁴

Les modes de commémoration des individus dans l'espace public

Au 19^e siècle, l'espace public devient le lieu par excellence de la commémoration. Il est utilisé par les autorités pour rendre hommage à des individus dont le souvenir contribue à forger l'identité du territoire. La forme la plus courante est d'attribuer le nom d'un personnage à une artère. On compte ainsi pas moins de 63 occurrences de noms de personnes dans les dénominations de rues et de places sur le plan d'Ixelles de 1898. Les catégories les plus représentées sont les artistes et écrivains (20), les propriétaires fonciers sur les terrains desquels les voies de communication ont été ouvertes (15) et les mandataires publics locaux (8). La majorité d'entre eux sont des contemporains ; ils constituent une galerie de personnages représentatifs de la première urbanisation de la commune.

Noms de rues faisant référence à des individus dans le plan d'Ixelles de 1898 (nombre total : 63 occurrences). En gras est mise en évidence la forme sous laquelle ils apparaissent comme odonyme. ▶▶▶▶▶

Plus spectaculaire mais plus rare, l'érection de statues sur les places publiques en hommage aux «grands hommes» constitue elle aussi une forme de commémoration assez typique de cette période, au point que les historiens parlent de «statuomanie» ou plus récemment de «statuophilie». ⁵ A Bruxelles, ce phénomène débute peu après l'indépendance avec les statues du général Belliard (1838), d'André Vésale (1847) et de Godefroid de Bouillon (1848). ⁶ Sur le sol ixellois, les premiers personnages à bénéficier d'un monument en leur honneur sont le roi Léopold I^{er} (terrasse de la maison communale, 1852), le patron d'industrie John Cockerill (place du Luxembourg, 1872), le peintre Antoine Wiertz (place Blyckaerts, 1881) et l'écrivain Charles De Coster (angle de la place Flagey, 1894).

Le cas d'Antoine Wiertz, artiste dinantais installé et décédé à Ixelles, est particulièrement intéressant car il illustre différents modes de commémoration de l'époque : la plaque de rue, le monument sculpté sur une place publique, la

ARTISTES ET ÉCRIVAINS (20)

SCULPTEURS:

Félix-Antoine **Bouré**, Gilles Lambert **Godecharle**, Eugène **Simonis**

DYNASTIE D'ARTISTES :

Dillens

PEINTRES :

Félix **Bovie**, Gaspard **De Crayer**, Edmond **De Praetere**, Théodore **Fourmois**, Jacques **Jordaens**, Jean Baptiste **Kindermans**, Paul **Lauters**, André Corneille **Lens**, Jan **Van Eyck**, Antoine **Wiertz**

CANTATRICE, COMPOSITEURS, MUSICIENS:

Maria **Malibran**, François **Van Campenhout**, Nicolas-Lambert **Wéry**

ÉCRIVAINS:

Johan Michiel **Dautzenberg**, Charles Théodore Henri **De Coster**, Alexandre-Joseph **Scaron**

PROPRIÉTAIRES TERRIENS (15)

Adolphe **Desmette**, **Anoul**, **Caroly**, **Ernestine**, Corneille Joseph **Francart**, **Goffart**, de **Hennin**, **Jeanne**, Jean **Lannoy**, **Legrand**, Adolphe **Limaugue**, **Maurice**, **Mercelis**, **Van Elewyck**, Jean **Van Volsem**

MANDATAIRES PUBLICS LOCAUX (8)

Jules **Bouillon**, Jacques Eugène **Cattoir**, Victor **Greyson**, Pierre **Kerckx**, Antoine **Labarre**, Guillaume **Macau**, Guillaume **Stocq**, Maximilien **Veydt**

PERSONNALITÉS ROYALES (5)

Prince Royal (Léopold II), Prince **Albert**, Louise-Marie d'**Orléans**, Marie-**Henriette**, **Clémentine**

AUTRES PERSONNALITÉS (15)

Jean-Baptiste **Vautier**, Pierre **Vandenbroeck**, Thomas **Gray**, Baron Goswin **de Stassart**, Comte Charles **Vilain XIII**, Louis **Crespel**, Arnold **Maes**, Augustin **Delporte**, Jean-Baptiste **Lesbroussart**, Eugène **Defacqz**, Charles **Faider**, Louis **Gachard**, Jean **Van Aa**, Louis-Guillaume **Lanfray**, Louis **Borrens**



▲ Localisation du Musée Wiertz et de la rue Wiertz jouxtant le jardin de l'ancien atelier de l'artiste, extrait du Plan de la commune d'Ixelles (détail), 1898 © ACI. Monument Wiertz. Carte postale © ACI.



tombe dans le cimetière communal et même la transformation de son atelier en musée.⁷ Le 20 juin 1865, à peine deux jours après le décès du peintre, l'administration communale décide de rebaptiser la rue du Remorqueur, proche de son atelier, en rue Wiertz, et d'offrir gratuitement, pour son inhumation, la concession d'un terrain dans le cimetière communal.

Le monument sculpté de la place Blyckaerts est lui nettement plus tardif puisqu'il ne sera inauguré que le dimanche 2 octobre 1881. La cérémonie organisée à cette occasion se déroule en trois temps : la réception à la maison communale, l'hommage au musée Wiertz et l'inauguration elle-même sur la place de la Couronne (actuelle place Blyckaerts). Le cortège solennel accompagné de musique traverse donc la plupart des quartiers urbanisés de l'époque. Le soir, un feu d'artifice et une fête se donnent place Sainte-Croix (actuelle place Flagey).

Le lendemain, dans sa chronique du jour, le Journal de Bruxelles relate ainsi l'événement :

« Inauguration du monument érigé en l'honneur du peintre Wiertz »

La cérémonie a eu lieu hier dimanche, à Ixelles. Après la réception des invités, à la maison communale, par MM. le bourgmestre et échevins, le cortège s'est mis en marche pour le Musée Wiertz. En tête marchaient la musique et un peloton de la garde civique ixelloise. Suivaient les autorités supérieures, la commission d'organisation, les membres d'honneur, les députations des cercles artistiques, des artistes, des gens de lettres, etc ; la Société dinantaise de Bruxelles, l'état-major de la garde civique et des officiers supérieurs de l'armée ; des dames portant des couronnes ; enfin toutes les sociétés d'Ixelles, drapeaux déployés. Un peloton de la garde civique fermait la marche.

Au Musée Wiertz, devant les œuvres du peintre, M. Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque, a prononcé quelques paroles émues que les invités ont vivement applaudies. Ensuite le cortège s'est rendu place de la Couronne, toute pavoisée de couleurs nationales. Une estrade y avait été

dressée pour les invités. Après un discours de M. le bourgmestre de la commune d'Ixelles, on a découvert le groupe statuaire en bronze, dû au ciseau de M. J. Jaquet. Le monument représente une colonne brisée, dont le socle supporte le portrait médaillon du peintre ; autour de la colonne une femme debout et une femme assise, symbolisant l'une la Sculpture, l'autre la Peinture.

D'autres orateurs ont sévi ensuite, entre autres le président du cercle dinantais. La série des discours terminée, le cortège a défilé devant la statue. C'était fini.

Le soir des feux d'artifice ont été tirés place Ste-Croix ; des concerts ont jeté leurs notes joyeuses dans les airs ; des concours et des jeux, arrosés de faro, ont déridé tous les fronts et réjoui le bon populaire, qui ne demande qu'à s'amuser.

C'est ainsi qu'en l'an de grâce 1881, la commune d'Ixelles s'est mise en frais en l'honneur de Wiertz. Sic transit gloria mundi. En revanche, beaucoup d'artistes et de gens de lettres sont venus saluer une dernière fois le peintre puissant qui a illustré les arts belges. Nous avons remarqué, entre autres, H. Conscience, Alvin, Slingeneyer, Mellery, Sacré, Stallaert, De Tombay, Van der Stappen, Van de Kerkhove-Nelson, Jef Lambeaux, C. Meunier, Blanc-Garin, Rousseau, Th. Juste, Delcroix, Piot, Kersten, etc.⁸



La brève existence de la statue de Léopold I^{er} (1852-1857)

A la suite de l'implantation du pouvoir communal dans l'ancien pavillon Malibran, la commune décide d'ériger une statue de Léopold I^{er}, le souverain régnant, sur la terrasse de la maison communale, face à la nouvelle place publique qui reçoit la dénomination de « place Léopold » (actuelle place Fernand Cocq). L'inauguration a lieu le 19 décembre 1852. Mais la statue royale fait quasi immédiatement l'objet d'une tentative de vandalisme et, moins de cinq ans plus tard, elle sera totalement détruite.

Le Journal de Bruxelles rapporte les faits le 27 avril 1857 :

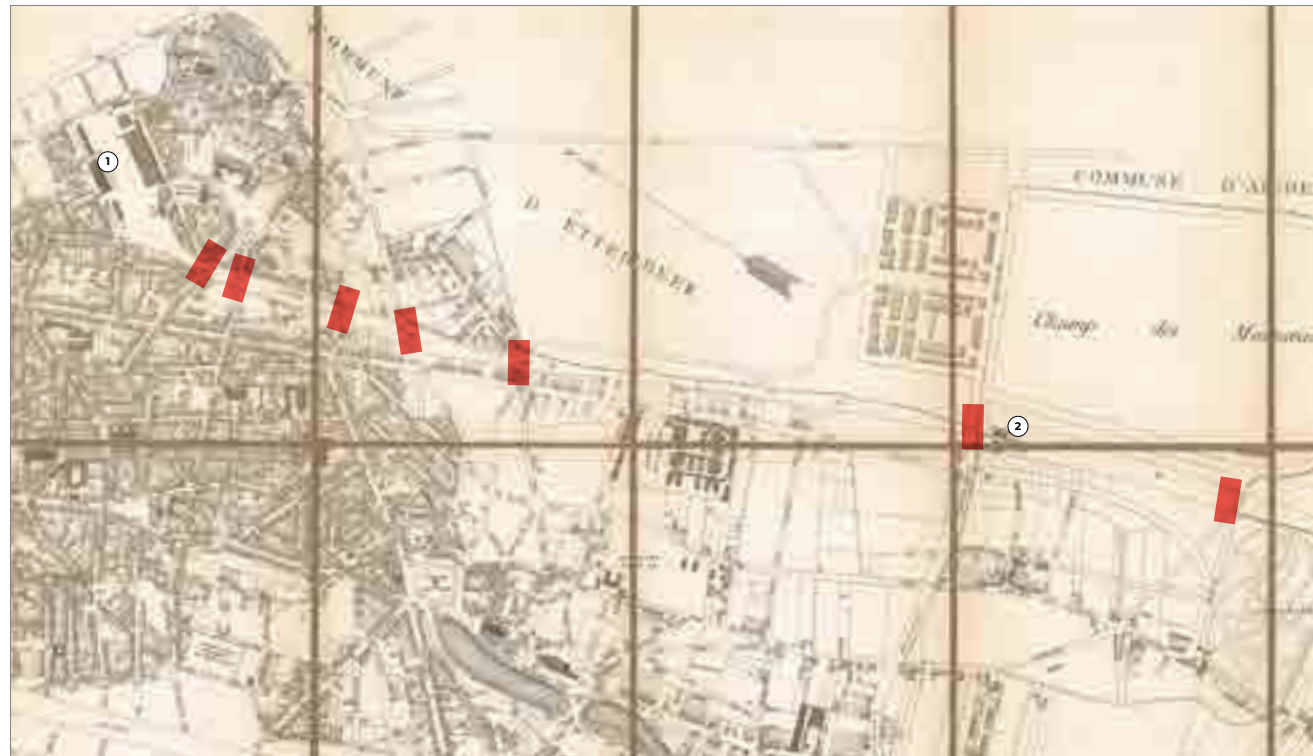
« On se rappelle que la statue du Roi Léopold, placée devant la maison communale d'Ixelles avait été, le jour même ou le lendemain de son inauguration, l'objet d'une tentative de mutilation. Cette statue était vouée à ce qu'il paraît, aux coups des iconoclastes, car dans la nuit de jeudi à vendredi, elle a été brisée et détruite de fond en comble. Les auteurs de cet acte d'odieux et stupide vandalisme, arrêtés au nombre de quatre, sont entre les mains de la justice ».⁹



◀ Maison communale avec la statue de Léopold I^{er} sur la terrasse, détail d'une photographie, entre 1852 et 1857 © ACI

- ¹ Pour le détail de ces péripéties, voir Michel De Beule, *op.cit.*, pp. 123-143. L'auteur souligne que « L'ouverture de l'axe rue du Trône-avenue de la Couronne et son saut par-dessus le Maelbeek illustre richement le contexte technique et politique de l'urbanisation des faubourgs entre l'Indépendance et la fin du XIX^e siècle » (p. 123).
- ² Ce pont en maçonnerie est d'ailleurs classé et fait l'objet d'une notice dans David Attas et Michel Provost (éd.), *Bruxelles, sur les traces des ingénieurs bâtisseurs*, Bruxelles, Editions CIVA, 2011, p. 169.
- ³ Chantal Kesteloot, « De la rue Léopold au boulevard Albert II. Monarchie et ononymie bruxelloise », *La Revue nouvelle*, 4, 2020, pp. 46-54.
- ⁴ Aménagée par le célèbre Alphonse Balat en 1868-1869, voir Xavier Duquenne, « La place du Trône », *Cahiers Bruxellois*, 2015/1, XLVII, pp. 377-392.
- ⁵ Le cas français est particulièrement bien étudié, voir Jacqueline Lalouette, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (1804-2018)*, Paris, Mare et Martin, 2018.
- ⁶ Jacques Van Lennep, « Les statues et monuments de Bruxelles avant 1914 », dans Patrick Derom (éd.), *Les sculptures de Bruxelles*, Anvers-Bruxelles, 2000, pp. 11-180.
- ⁷ La transformation d'un atelier en musée marque la consécration d'un artiste surtout à une époque où ce type d'institution est encore peu répandu. Wiertz avait passé une convention avec le gouvernement stipulant que ce dernier financerait la construction d'un atelier qui serait, avec ses œuvres, légué à l'Etat après son décès pour être transformé en musée. Le cas Wiertz témoigne aussi de la forte présence des artistes sur le territoire ixellois au 19^e siècle, cf. Laurence Brogniez et Tatiana Debroux, *Itinéraires des ateliers d'artistes à Bruxelles*, Bruxelles, SRBG, 2019.
- ⁸ *Journal de Bruxelles*, 3 octobre 1881, [p. 2].
- ⁹ *Journal de Bruxelles*, 27 avril 1857, [p. 2].

Le paysage ferroviaire néoclassique: la ligne Bruxelles-Luxembourg



Localisation de la gare et de la place du Luxembourg (1), de la gare d'Etterbeek (2) et des ponts et tunnel (en rouge) le long de la ligne ferroviaire 161.
Plan de la commune d'Ixelles (détail), 1898 © ACI.

L'impact de l'arrivée du chemin de fer sur l'espace urbain est considérable. Ce nouveau moyen de transport impose une série d'aménagements qui donnent naissance à ce que l'on peut appeler un « paysage ferroviaire » : nouvelle typologie architecturale (la gare), aménagement des abords (la place de gare), connexion avec les principaux quartiers (la rue de la gare) et construction d'ouvrages d'art (les tunnels, ponts et tranchées ferroviaires).¹

En 1846, 11 ans après la mise en service de la première ligne ferroviaire sur le territoire belge (Bruxelles-Malines), l'Etat accorde une concession à une compagnie anglaise pour la future ligne entre Bruxelles et le Grand-Duché du Luxembourg. Le point de départ est une gare à édifier à la limite du territoire de Bruxelles-Ville et d'Ixelles (future place du Luxembourg). Le premier tronçon de cette ligne, entre la capitale et La Hulpe, est inauguré en 1854 ; il traverse un territoire ixellois alors en pleine urbanisation.² De la gare du Luxembourg au pont de l'avenue Fraiteur, de nombreux éléments de ce paysage ferroviaire du 19^e siècle subsistent encore aujourd'hui.



Ancien bâtiment des voyageurs de la gare du Luxembourg, conçu par Gustave Saintenoy entre 1853 et 1855.



▲ Place du Luxembourg vue depuis la sortie de l'ancienne gare, conçue par l'architecte Antoine Trappeniers en 1855

▲ Monument à John Cockerill, inauguré en 1872 et réalisé par le sculpteur Pierre-Armand Cattier.

▲ Place et gare du Luxembourg. Carte postale © ACI



▲ Bâtiment de la première gare d'Etterbeek, c. 1880, situé actuellement sur le quai.

▲ Tunnel routier sous la ligne ferroviaire à hauteur de la rue Gray, à quelques dizaines de mètres du viaduc Gray-Couronne.



▲ Vue de la tranchée de la ligne ferroviaire 161 depuis la passerelle cyclo-piétonne aménagée récemment entre la chaussée de Wavre et la rue Gray.

▲ Pont de l'avenue Arnaud Fraiteur, conçu par l'ingénieur Edmond Foulon en 1899, vu depuis les quais de la gare d'Etterbeek.

L'ancienne gare du Luxembourg et la vaste place aménagée devant celle-ci (place du Luxembourg) constituent un décor monumental et prestigieux pour marquer la naissance de cette nouvelle ligne ferroviaire à la lisière du prestigieux Quartier Léopold.³ C'est l'un des plus remarquables quartiers de gare du 19^e siècle en Belgique. Le style néo-Renaissance du bâtiment des voyageurs, dans la perspective de la rue du Luxembourg, est un exemple précoce du renouvellement stylistique dans les années 1850. Le long des trois autres côtés de la place, les façades néoclassiques des immeubles sont conçues comme un programme ordonnancé selon une composition d'ensemble symétrique et subtilement hiérarchisée par le rythme et le traitement architectural (saillies, bossage, balcons, ornementation des baies, traitement de la corniche). Tout l'espace public fait l'objet d'un soin particulier ; les autorités y feront d'ailleurs aménager un square planté, entouré d'un grillage bas et d'un large trottoir, au milieu duquel est érigé un monument en l'honneur de John Cockerill, acteur majeur de l'industrialisation et du développement du chemin de fer. Les toponymes participent également à ce paysage ferroviaire puisqu'ils indiquent la direction des trains en partance de la gare (rue et place du Luxembourg, rues d'Arlon et de Trèves).

Conseils découverte du paysage ferroviaire

En empruntant la rue du Luxembourg, vous découvrirez progressivement la gare et la place du Luxembourg. N'hésitez pas à entrer dans l'ancien bâtiment des voyageurs (actuel point d'information du Parlement européen). Vous pourrez ensuite prendre le train jusqu'à la gare d'Etterbeek pour voir défiler ce paysage ferroviaire depuis les voies de chemin de fer. Depuis les quais de la gare d'Etterbeek, vous apercevrez le pont de l'avenue Arnaud Fraiteur. Les plus courageux pourront revenir à pied, emprunter le tunnel passant sous la voie à hauteur de la rue Gray, découvrir les vues depuis le pont de la rue du Viaduc et emprunter la passerelle cyclo-piétonne longeant la tranchée ferroviaire.

Quand la mobilité façonne la ville néoclassique

L'espace urbain est en grande partie modelé pour répondre à des impératifs de circulation. C'est particulièrement le cas durant la période néoclassique qui est contemporaine d'une véritable révolution des transports. A la fin du 18^e siècle, au moment où le néoclassicisme apparaît, le nombre de véhicules hippomobiles est encore très limité et la marche est de loin le mode de déplacement dominant dans une ville à l'échelle piétonne. A partir des années 1830-1840, l'allongement des distances suite à l'extension urbaine et la croissance du transport des marchandises liée à la révolution industrielle favorisent l'augmentation du trafic et surtout l'émergence de nouveaux modes de transports collectifs (omnibus, tramways et chemins fer). Enfin, au tournant des 19^e et 20^e siècles, les derniers exemples néoclassiques coïncident avec le développement de la pratique du vélocipède et les débuts de l'automobile sans que l'usage encore très limité de cette dernière ne remette en cause la suprématie de la marche à pied.

La ville néoclassique correspond à l'âge d'or du piéton. Tout en bénéficiant d'un espace – le trottoir – qui lui est réservé sans lui être encore imposé, il peut librement circuler sur l'entièreté de la chaussée, à l'instar de nos espaces partagés (« zones de rencontre »).⁴

Cette carte postale (© collection Belfius) de la chaussée de Wavre à hauteur de la rue Vautier et du pont ferroviaire passant au-dessus de la ligne Bruxelles-Luxembourg illustre bien l'émergence de nouveaux modes de transport durant la seconde moitié du 19^e siècle. Ainsi, à côté des piétons et des voitures hippomobiles apparaissent les tramways, les vélocipèdes et bien sûr le chemin de fer qui se devine sous le pont dont on aperçoit le parapet à gauche.



En outre, la vitesse reste modérée puisqu'elle ne peut excéder l'allure d'un cheval au trot (soit environ 15 km/h). Bien que la dimension circulatoire tende à s'y affirmer, l'espace public joue encore une fonction de sociabilité. D'ailleurs, l'interdiction de stationner en voirie laisse beaucoup de place à l'appropriation de cet espace par les riverains, surtout dans les artères secondaires.

Il faut également souligner que la réflexion sur la mobilité est étroitement liée à celle sur la voirie et l'architecture des immeubles. Ce n'est sans doute pas un hasard si, en décembre 1851, la commune d'Ixelles édicte simultanément un règlement de police avec un volet consacré à la circulation, un règlement sur les bâtisses et un règlement spécifique sur les trottoirs.⁵

— Le 18 de ce mois, dans la matinée, des voitures stationnaient devant l'église St.-Boniface, l'une d'elles abandonnée par son cocher. Au moment du passage du régiment de grenadiers, musique en tête, chaussée d'Ixelles, les chevaux s'effrayèrent et prirent le galop dans la petite rue Francart, large à peine au passage d'une voiture ordinaire. Les pieux placés dans cette ruelle pour interdire la circulation des attelages, furent brisés. — Une malheureuse vieille femme de 80 ans, qui se trouvait dans la petite rue n'ayant pu se garer à temps, a été atteinte par les chevaux et renversée. Relevée, atteinte de contusions à la tête et au genou, elle a été transportée dans une maison voisine où elle a reçu les soins du docteur Redemans. Procès-verbal a été dressé à charge du cocher pour blessures par imprudence et inobservation des règlements.

▲ Extrait de la Gazette d'Ixelles, 21 février 1858, p.2 © ACI.

A l'époque de l'hippomobile, il est interdit d'abandonner une voiture dans l'espace public. Le règlement ixellois de police de 1851 précise que « Les rouliers, charretiers et conducteurs de voitures quelconques doivent se tenir constamment à portée de leurs chevaux, bêtes de trait ou de charge & de leur voiture, et en état de les guider et conduire » (art. 106). Bien sûr les règlements ne sont pas toujours scrupuleusement respectés. En consultant la rubrique des faits divers dans la presse ixelloise, on peut trouver divers accidents comme celui survenu le 18 février 1858 (voir ci-dessus). Plusieurs voitures stationnent devant l'église Saint-Boniface, attendant sans doute des fidèles en train d'assister à une cérémonie religieuse. Des chevaux effrayés et laissés sans surveillance blessent une passante. Le drame survient alors que le quartier Saint-Boniface n'est pas encore réaménagé (voir chapitre 1) et on y apprend que, vu son étroitesse, la Petite rue Francart avait été rendue « piétonne » puisqu'interdite aux véhicules.

Les nombreuses cartes postales des environs de 1900 nous montrent les caractéristiques viaires et les usages de l'époque. Ici, la chaussée pavée, dotée de rails pour les tramways, est bordée de trottoirs nettement saillants sur lesquels sont implantés des réverbères; les piétons sont omniprésents et circulent librement sur l'entièreté de la voirie.

Dans la ville du 19^e siècle, l'absence ou la rareté du stationnement, des panneaux de signalisation et du mobilier urbain rendent l'architecture et les formes urbaines particulièrement visibles et lisibles.



▲ Carte postale de la chaussée d'Ixelles (au niveau du carrefour avec la chaussée de Wavre), © collection Belfius.



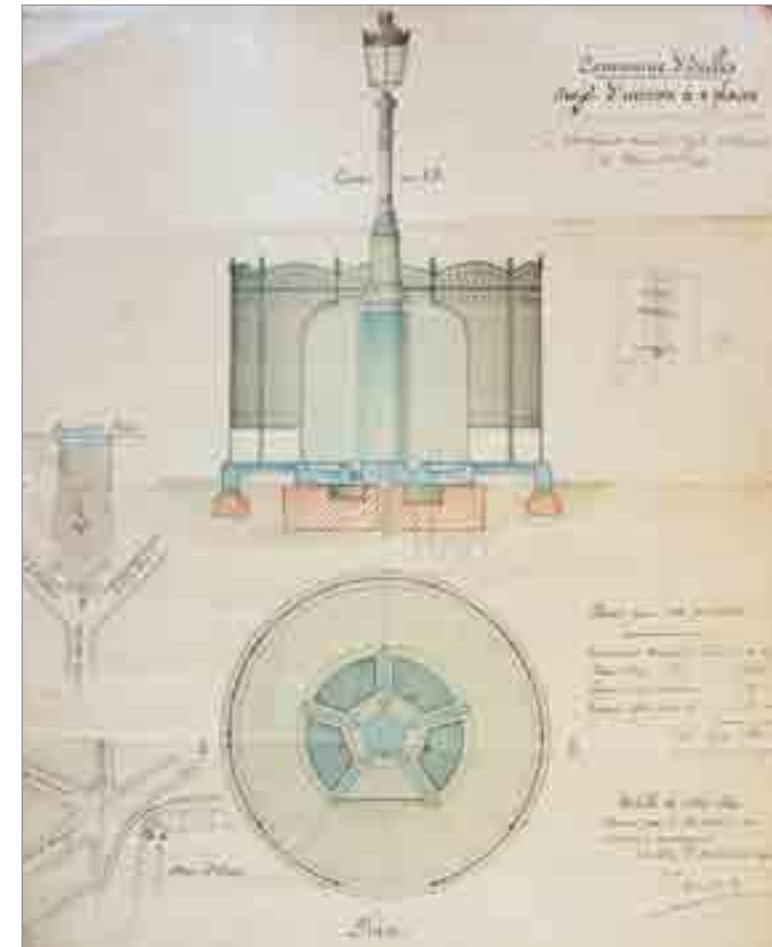
▲ Carte postale de la place Henri Conscience © ACI.

Une véritable réforme du système de voirie s'opère au 19^e siècle. Sous-tendue par des considérations hygiénistes et circulatoires, elle combine profil bombé de la chaussée, nouveaux modes de pavage, trottoirs nettement surélevés et gestion des eaux vers les égouts. La Petite rue Malibran est l'un des rares exemples ixellois de voirie historique conservée. Notons que depuis quelques années, les riverains actuels se sont approprié les trottoirs en plaçant des bancs et des plantations, invitant ainsi les piétons à circuler sur la chaussée, comme au 19^e siècle. Rappelons que dans la ville néoclassique le trottoir ne sert pas uniquement à séparer les flux de circulation. C'est un élément polyvalent qui, outre l'éventuelle fonction circulatoire, joue un rôle spatial (espace de transition entre l'espace public de la rue et la sphère privée de l'habitation), sanitaire (canalisation des eaux de ruissellement), esthétique (élément contribuant aux effets de perspectives, à l'homogénéité de la rue et à l'assise des façades) et parfois économique (espace permettant le placement de terrasses de café et la pratique du lèche-vitrine en toute sécurité).



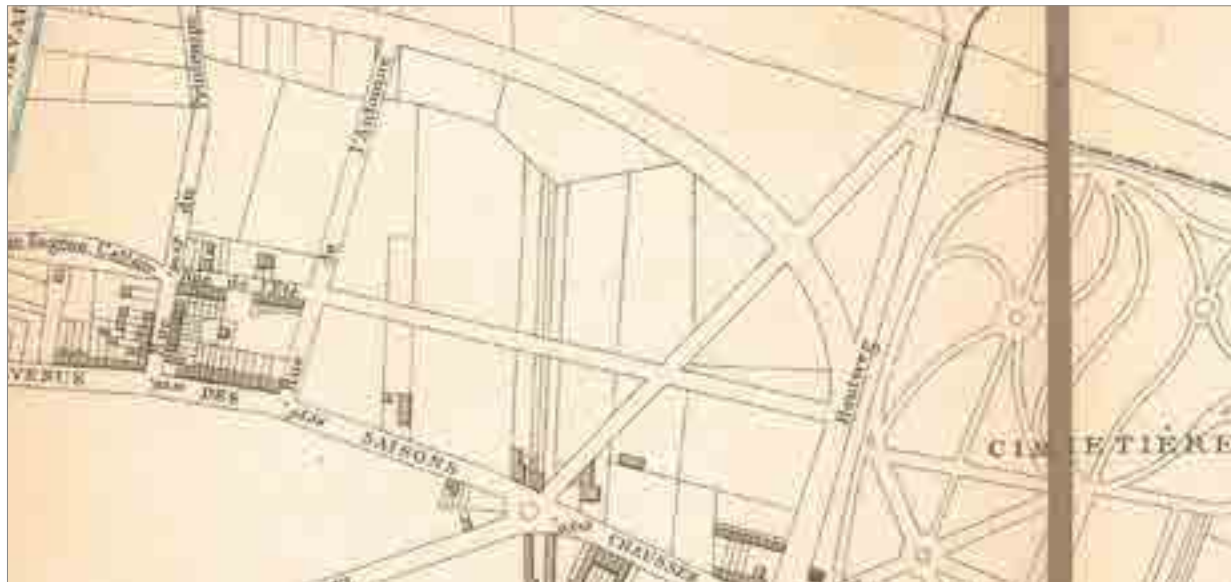
▲ La Petite rue Malibran

Projet d'urinoir à quatre places avec réverbère et trottoir circulaire à construire derrière l'église Saint-Boniface et sur la place Sainte-Croix, 1891 © ACI. Ce dispositif réunit trois éléments typiques de la voirie néoclassique: le réverbère, le trottoir et l'urinoir. En améliorant la circulation nocturne, la sécurité piétonne et la propreté de l'espace public, chacun de ces éléments joue un rôle en termes de mobilité. ▶



- 1 Eric Alonzo, *L'Architecture de la voie. Histoire et théories*, Paris, Editions Parenthèses, 2018, pp. 257-293.
- 2 En outre, un chemin de fer de ceinture (ouvert en 1856 au trafic des marchandises et en 1865 à celui des voyageurs) reliera la Gare du Luxembourg à la Gare du Nord en traversant les communes de Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek ; cf. Alix Sacré, *Le chemin de fer dans la ville. Gares et urbanisation au nord-est de Bruxelles 1850-1930*, Bruxelles, CFC Editions, 2019 et Alix Sacré, « La ceinture ferroviaire est de Bruxelles : barrière de croissance aux 19^e et 20^e siècles? (1855-1950) », *Brussels Studies* [En ligne], n° 134, avril 2019.
- 3 *Embellissements. Projets pour Bruxelles. La place du Luxembourg*, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin, 1993.
- 4 Christophe Loir, « De l'espace partagé à la ségrégation modale : le long processus de transformation de l'espace public (1775-1936) », *Cahiers de l'Observatoire de la mobilité de la Région de Bruxelles-Capitale*, 5, Bruxelles, 2016, pp. 13-29.
- 5 Ces trois règlements sont retranscrits dans ACI, *Registre aux résolutions du Conseil communal d'Ixelles*, 1851.
- 6 Christophe Loir, « Le trottoir et l'invention de la rue moderne », *Bruxelles-Patrimoine*, décembre 2019, n°32, pp. 10-27.

Des paysages pittoresques structurés par le néoclassicisme



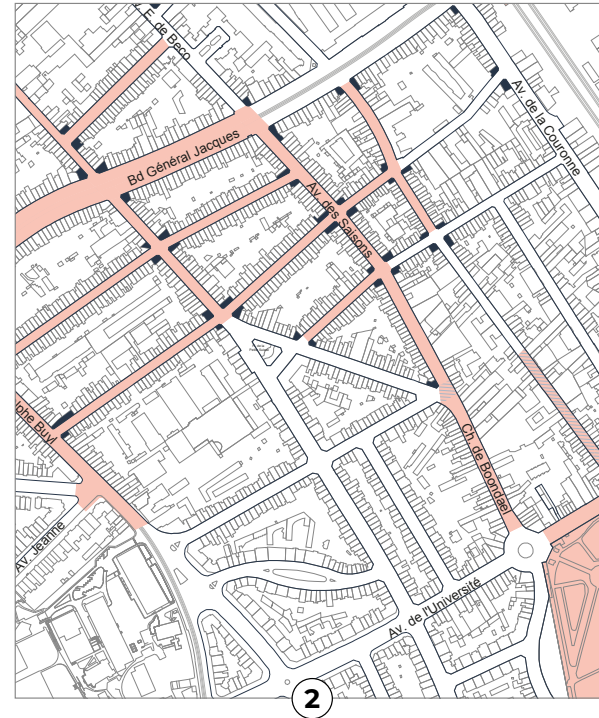
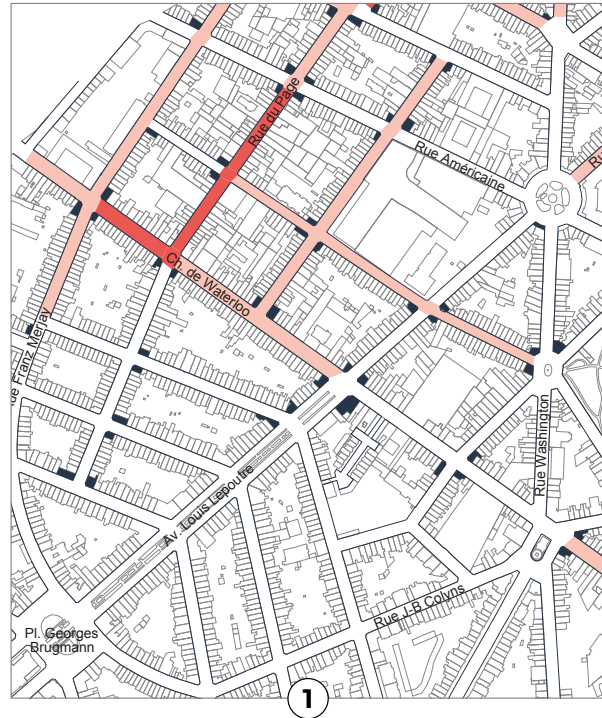
A la fin du 19^e siècle, le quartier Tenbosch (entre l'avenue Louise, la chaussée de Charleroi et la chaussée de Waterloo) et le quartier des Saisons (entre le boulevard Général Jacques, l'avenue de la Couronne et l'avenue des Saisons) sont en pleine phase de construction, comme le montre l'état des parcelles sur le plan d'Ixelles de 1898 (le bâti y est indiqué par une couleur sombre).
Plan de la commune d'Ixelles (détail), 1898 © ACI.

Si le néoclassicisme règne en maître dans les quartiers du Haut-Ixelles, il se fait nettement plus discret dans ceux qui sont construits plus tardivement au-delà de l'avenue Louise et du boulevard Général Jacques, respectivement dans le quartier Tenbosch et le quartier des Saisons.

Là, le dialogue des styles et l'individualisation des façades remplacent l'homogénéité néoclassique pour donner naissance à des paysages pittoresques. Toutefois, lorsque l'on regarde attentivement ces paysages, on peut constater que le néoclassicisme, certes minoritaire, y joue encore un rôle structurant tant du point de vue de l'architecture que de l'urbanisme. Ainsi, dans les plans d'ensemble qu'il conçoit en 1864 pour le quartier Tenbosch et en 1895 pour celui des Saisons, Victor Besme reprend les principes du système urbain néoclassique. Le quartier Tenbosch combine la structure en damier à hauteur de la rue de Livourne et le tracé rayonnant autour de la place Leemans, c'est-à-dire des formes que l'on trouvait déjà dans le Haut-Ixelles. De même, le profil et le revêtement de la voirie, tout comme le principe d'alignement des façades, sont aussi dans la continuité de ce qui se pratiquait depuis plusieurs dizaines d'années.

Sur cette trame urbaine particulièrement cohérente vient se greffer, parfois plusieurs années après la conception du plan (la phase principale de construction du quartier Tenbosch s'étale de 1875 aux environs de 1905), un bâti dont l'architecture bigarrée marque une plus nette rupture avec les autres quartiers. Les enfilades témoignent de l'évolution des styles au tournant des 19^e et 20^e siècles, de l'essor de l'éclectisme à l'éclosion de l'Art nouveau en passant par le style Beaux-Arts. De plus en plus de façades se libèrent des canons néoclassiques et abandonnent la couleur blanche, la composition symétrique, la sobriété de l'ornementation, la régularité des baies et même la structure traditionnelle à corniche (optant alors pour le pignon).

Cependant, si les rues reflètent l'efflorescence stylistique de cette fin de siècle, les carrefours sont eux encore très souvent constitués d'immeubles d'angle néoclassiques. L'importance circulatoire des carrefours et les contraintes des parcelles d'angle à pans coupés expliquent sans doute le recours à cette typologie devenue traditionnelle.



En se promenant dans les quartiers Tenbosch (1) et des Saisons (2), on peut voir encore aujourd'hui la présence de nombreux immeubles d'angle néoclassiques (en noir sur la carte), et ce, même lorsque le néoclassicisme est peu, voire pas du tout présent dans les rues environnantes. Détail de la carte du patrimoine néoclassique à Ixelles.



▲ Enfilade néoclassique tardive (1890) composée de cinq maisons modestes de deux niveaux conçues selon un schéma répétitif, rue de Tenbosch 27, 29, 31, 33, 35.



▲ Enfilade néoclassique tardive à tendance éclectique (c. 1895-1897) composée de quatre maisons bourgeoises identiques deux à deux en miroir dont la composition est asymétrique à l'échelle de chaque immeuble mais symétrique à l'échelle de l'ensemble, boulevard Général Jacques 89, 91, 93, 95.



◀ Exemple de carrefour néoclassique dans le quartier Tenbosch à l'angle de la rue Américaine et de la rue du Page avec ses quatre immeubles à pans coupés.





▲ Exemple d'immeuble d'angle néoclassique se prolongeant par des enfilades éclectiques rompant le style et le chromatisme (contraste entre l'enduit blanc et les façades en briques rouges), angle de la rue Franz Merjay et la chaussée de Waterloo, fin du 19^e siècle.

▲ Un même architecte peut concevoir un ensemble formé de styles très contrastés comme ici, en 1899, un immeuble d'angle néoclassique (boulevard Général Jacques 115 et chaussée de Boondaël 309) que l'architecte combine avec un petit immeuble néogothique à pignon et briques (chaussée de Boondaël 311)



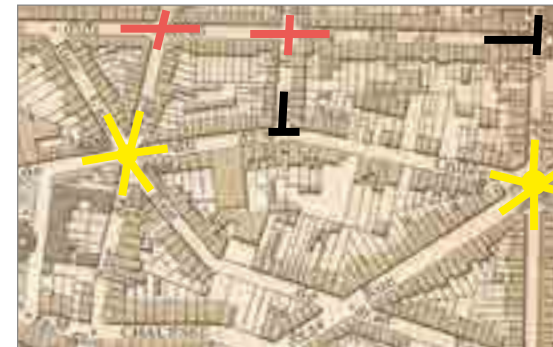
▲ Les immeubles d'angle eux-mêmes évoluent stylistiquement au tournant des 19^e et 20^e siècles comme le montrent ces deux exemples. A gauche, l'ordonnance néoclassique est conservée mais avec un parement de briques rouges plutôt caractéristique de l'éclectisme (angle de l'avenue des Saisons et de la rue de l'Automne). A droite, la façade enduite traditionnelle est complétée, au niveau du pan coupé, par un pignon à gradins évoquant discrètement l'architecture néogothique (angle de la rue du Prévot et de la rue du Mail).

Conseils découverte

Pour découvrir ces paysages pittoresques, parcourez les quartiers construits aux alentours de 1900 en prêtant une attention particulière aux carrefours et à leurs immeubles d'angle. Si cela est possible, n'hésitez pas à vous placer au milieu du carrefour, c'est le meilleur endroit pour bénéficier d'une vue panoptique. Pénétrez ensuite dans les rues en repérant les continuités et les ruptures stylistiques par rapport au néoclassicisme.

L'art des carrefours néoclassiques

Dans les embellissements urbains du 19^e siècle, les carrefours, c'est-à-dire les croisements de rues, occupent une place particulière. Leur configuration est dictée à la fois par des considérations pratiques (la gestion du croisement des flux de circulation) et esthétiques (la régularité de leur forme et le traitement architectural du bâti). Ce patrimoine urbanistique et architectural est bien représenté sur le territoire ixellois.



On peut distinguer les carrefours en fonction du nombre de sections de voies (branches) qui y aboutissent. Notons que le plus souvent, le carrefour à quatre branches à angles droits structure la trame urbaine orthogonale (plan en damier) et celui à six branches est au cœur d'un quartier organisé selon une figure rayonnante (plan étoilé).

▲ Exemples de différentes morphologies de carrefours situés entre la rue Van Aa et la rue du Collège : carrefours à deux branches ou dits en T (en noir), à quatre branches (en rouge) et à six branches (en jaune). *Plan de la commune d'Ixelles* (détail), 1898 © ACI.

Les carrefours néoclassiques se caractérisent par l'omniprésence des immeubles à pans coupés. L'angle droit des immeubles est en effet « coupé » et forme une ou plusieurs travées biaises. Ce dispositif présente le triple avantage de faciliter la circulation (la négociation des virages pour les conducteurs), de renforcer la monumentalité des carrefours (ces immeubles bénéficient souvent d'un traitement spécifique) et de servir de lieu privilégié d'implantation de commerces attirés par la visibilité qu'ils offrent (accès sur le pan coupé et vitrines de part et d'autre de celui-ci le long des façades longeant les rues qui convergent vers ce point).

Les pans coupés : le cas de la place Henri Conscience



La place Henri Conscience est un exemple remarquable de place-carrefour à six branches dont les six immeubles d'angle sont conservés. A l'origine, comme le montrent les plans accompagnant la demande de permis de bâtir, ce sont des maisons de rapport avec commerce au rez-de-chaussée et logements aux étages.



▲ « Magasin », place Henri Conscience 1 (1893) ; photographie et plan du rez-de-chaussée © ACI



▼► « Boulangerie » doublée d'une maison bourgeoise, place Henri Conscience 5 (1896), photographie et plan du rez-de-chaussée © ACI



« Estaminet » avec sa « salle de billard », place Henri Conscience 3 (1894), immeuble rehaussé d'un étage en 1928 et transformé en garage au rez-de-chaussée en 1963 ; photographie et plan du rez-de-chaussée © ACI





▲ Place Henri Conscience 2 (1884).

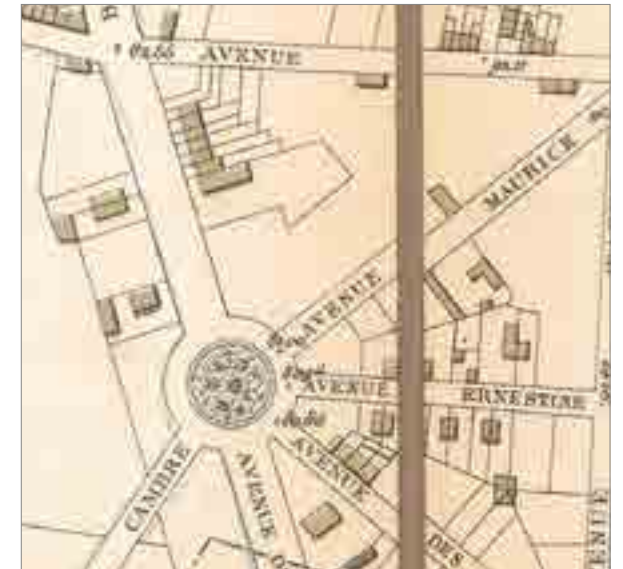
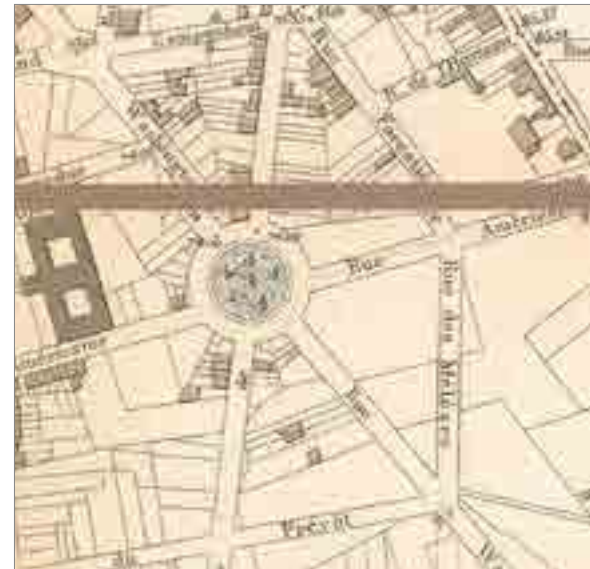
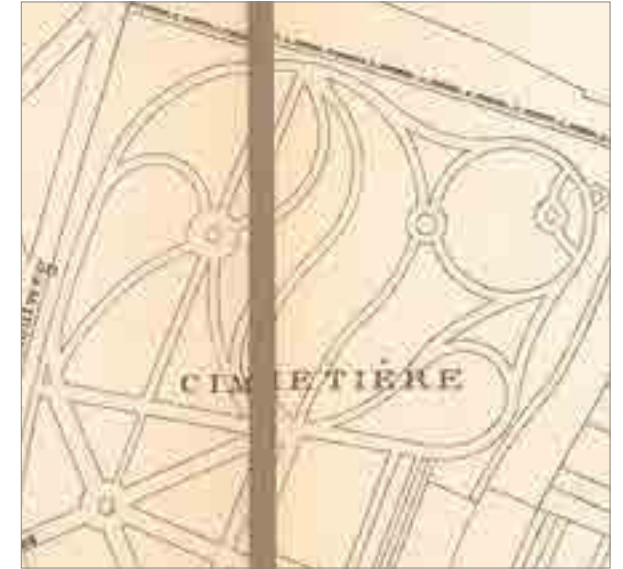
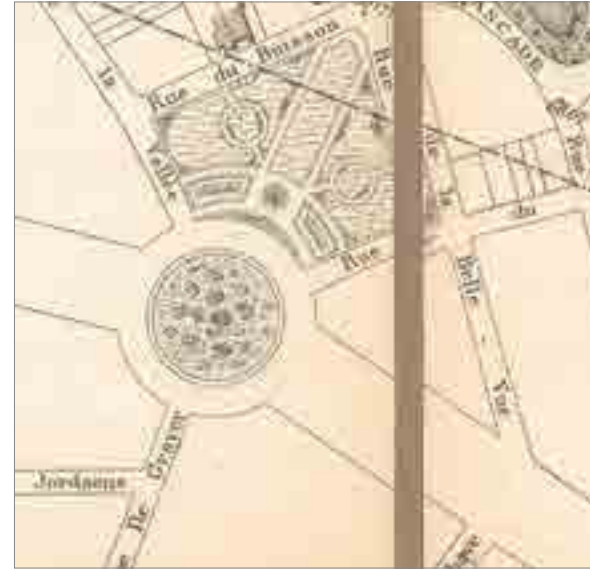
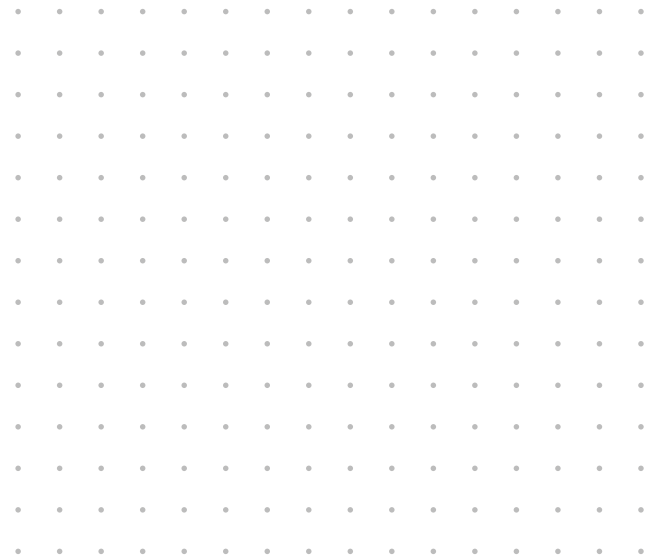


Place Henri Conscience 4
(c. 1890-1900)



▲ Place Henri Conscience 6 (1895).

A la fin du 19^e siècle, un nouveau type de carrefour fait son apparition : le rond-point.¹ Ce dispositif de place-carrefour circulaire, souvent doté d'un îlot central, a d'abord été expérimenté dans les parcs et forêts (ex. : forêt de Soignes et Parc Royal au 18^e siècle, cimetière-parc d'Ixelles en 1877), en périphérie des villes lors de grands aménagements d'artères plantées (ex. : rond-point de l'avenue Louise dans les années 1860) avant d'être transposé dans la voirie urbaine (premiers exemples ixellois : place Leemans et rond-point de l'Etoile dans les années 1890).



¹ Eric Alonzo, *Du rond-point au giratoire*, Marseille, Editions Parenthèses / Editions du Certu, 2005.

▲ Les ronds-points représentés sur le plan d'Ixelles de 1898 : celui de l'avenue Louise, ceux du cimetière-parc, celui de Tenbosch (actuelle place Albert Leemans) et celui de l'Etoile. *Plan de la commune d'Ixelles* (détail), 1898 © ACI

Le cimetière d'Ixelles



Le paysage néoclassique funéraire: le cimetière d'Ixelles

Quand le cimetière devient un lieu de promenades architectural et urbanisé

La nécropole est l'envers de la métropole. (...) Car le cimetière, double idéalisé de la ville, apparaît en même temps comme la reproduction parfaite de l'ordre socio-économique des vivants.

(Michel RAGON, L'espace de la Mort, 1981, p.51)

Témoin de l'évolution urbanistique des cimetières modernes du 19^e siècle, le champ de repos d'Ixelles se présente comme un des joyaux du patrimoine funéraire bruxellois. Marqué par l'esprit et les principes néoclassiques, il est riche tant par ses illustres résidents permanents que par ses aspects artistique, architectural, sociologique et végétal. Ce lieu à la fois de promenades dans un cadre verdoyant et espace-témoin du gisement culturel, intellectuel et politique a d'ailleurs été classé en 2016.

Du cimetière paroissial au cimetière communal

Témoignant du lien physique et spirituel qui unit les vivants et leurs défunts, le premier cimetière d'Ixelles se situe dès le 15^e siècle autour de la chapelle Saint-Croix (à l'emplacement de l'actuelle église éponyme, sise place Saint-Croix face à la place Flagey).¹ Avant cette date, le hameau d'«Elsele» («demeures des aulnes») dépendait de l'autorité spirituelle du chapitre de Sainte-Gudule. Les morts étaient donc enterrés à Bruxelles.

Suite au manque de place, aux excavations incessantes et aux nouvelles connaissances en matière d'hygiène et de santé publique, le cimetière paroissial est transféré entre 1832 et 1834 au niveau du croisement de la chaussée de Boondael et de la rue du Bourgmestre.

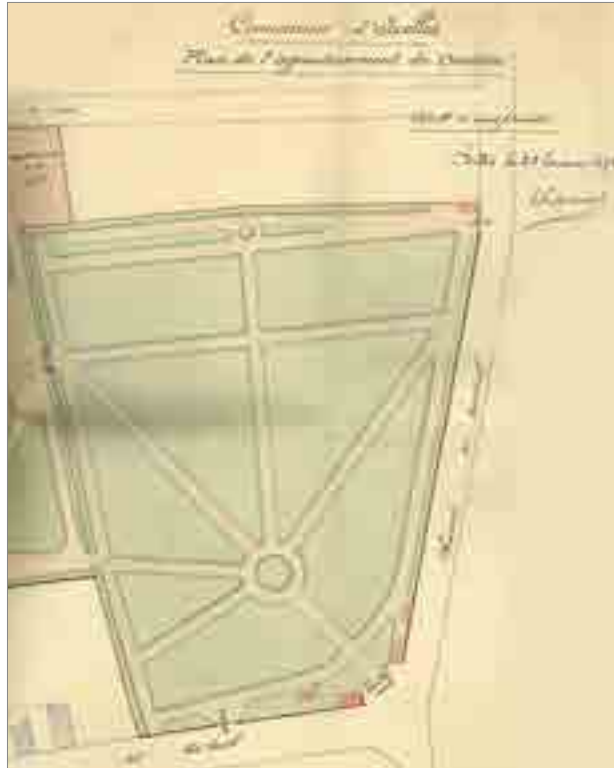


- ▲ Plan figuratif du cimetière de la rue du Bourgmestre (H. Caymans, 1846) © ACI.
Le cimetière de forme oblongue se divise en différentes sections. À droite de l'entrée, contre le mur d'enceinte, se trouvent successivement un jardin, la partie affectée aux suicidés et celle réservée au culte protestant. À gauche de l'entrée, se dressent la morgue, l'habitation du fossoyeur, un hangar, ainsi qu'un jardin potager. Le reste du terrain est destiné aux fosses communes et aux monuments funéraires, principalement disposés le long du mur de clôture.
On pouvait y découvrir les tombes d'illustres familles telles que Defacqz, Dubois de Bianco, Coché-Mommens, Lemonnier, Artan de Saint-Martin, Decoster ou encore Lauters. Le cimetière avait par ailleurs accueilli les tombes d'hommes politiques comme Michel Lecointe-Puyraveau, Jean-Baptiste Cavaignac, Étienne-Constantin de Gerlache, du mathématicien Jean Guillaume Garnier et d'artistes tels que Théodore Fourmois, Joseph Paelinck, ainsi que Paul et Antoine-Félix Bouré.

Fruit de la laïcisation de la société, ce cimetière sera désormais géré par la commune d'Ixelles, qui s'inscrit de fait dans une même politique progressive de sécularisation que les autres communes bruxelloises. Marquant la fin de la « guerre des cimetières » entre les fabriques d'église et l'administration communale, un arrêt de la Cour de Cassation du 13 février 1864 officialise la gestion des champs de repos par le pouvoir civil. C'est ainsi que les cimetières paroissiaux bruxellois disparaissent du paysage (à l'exception de celui de Laeken) pour laisser place à l'aménagement de nouveaux cimetières communaux.²

L'historien Alphonse Wauters nous apprend que, même si de nombreuses personnes notables y sont enterrées, la nouvelle nécropole d'Ixelles est dotée de monuments d'une grande simplicité.³ Malgré un agrandissement en 1847, le cimetière d'une superficie de plus d'un hectare présente des difficultés en terme d'extension du site et de réaménagement de type paysager. Les chiffres concernant l'expansion démographique d'Ixelles démontrent en effet la nécessité d'un nouveau site spécialement consacré à l'inhumation des morts. En outre, la phase d'urbanisation du quartier des Étangs débute en 1873, ce qui met à mal les perspectives de conservation du cimetière. Entre-temps, la commune d'Ixelles a acquis différentes parcelles sur la partie contiguë du territoire d'Auderghem, ainsi que d'autres parcelles privées dont une appartenant à la veuve Wielemans-Ceuppens.⁴ La superficie totale fait près de 5 hectares, étendue conséquente qui devrait permettre de répondre favorablement à l'explosion démographique de la commune où sont enterrés ses habitants.

Ixelles a donc constitué un terrain sur les hauteurs de son territoire, vers les campagnes, à l'extérieur des ensembles urbanisés. Cette conception répond en réalité aux obligations imposées par le Décret impérial de Joseph II du 26 juin 1784 qui ordonna l'aménagement de nouvelles nécropoles hors des enceintes, ainsi que le Décret Impérial sur les sépultures promulgué le 12 juin 1804 par Napoléon Bonaparte. L'article 3 stipule que : « Les terrains les plus élevés et exposés au nord seront choisis de préférence ; ils seront clos de murs de deux mètres au moins d'élévation. On y fera des plantations, en prenant les précautions convenables pour ne point gêner la circulation de l'air ».



▲ Détail du plan d'agrandissement du cimetière, 1894 © ACI

Cela institue un tournant fondamental: alors que le cimetière du 18^e siècle est déplacé dans les faubourgs pour éloigner les miasmes des villes, le cimetière du 19^e siècle est imaginé comme un espace arboré, lieu de promenades autant que de recueillement.⁵

Naissance du cimetière-parc périurbain

Le cimetière-jardin public semble trouver son origine dans le jardin-cimetière privé du siècle des Lumières.⁶ Ce type de «jardins de cimetière» fait l'objet d'un chapitre de l'ouvrage *Théorie de l'art des jardins* écrit en 1785 par le philosophe allemand Christian Hirschfeld. Il estime que «les cimetières peuvent

être rangés parmi les jardins où règne la mélancolie». Le caractère végétal est essentiel: «les arbres annonceront par leur feuillage brunâtre et foncé le deuil qui couvre la scène». Et de préciser: «les arbres conifères et résineux conviennent surtout à cette plantation, à cause de leur aspect raide et morne».⁷

Cet esprit romantique se retrouve particulièrement dans l'un des premiers grands cimetières modernes, celui du Père-Lachaise à Paris qui ouvre au public en 1804. Devenu un lieu touristique majeur de la capitale française, ce vaste cimetière laïque est aussitôt considéré comme un modèle pour les cimetières occidentaux du 19^e siècle. Il se caractérise à l'extérieur par un haut mur d'enceinte, une porte d'entrée principale de style néoclassique et richement ornée.

À l'intérieur, au réseau de drèves et d'avenues, de chemins secondaires aux lignes sinueuses, s'adjoignent des parcelles boisées et de vastes parterres herbeux, le tout étant ponctué de carrefours et de ronds-points – généralement ornés de monuments funéraires dédiés aux «grands hommes» – qui offrent un jeu subtil de perspectives. L'aspect verdoyant et paysager prime désormais. En plus de permettre de s'échapper de l'environnement urbain animé et industrialisé, «le cimetière-parc a répondu aux doléances de la bourgeoisie du 19^e siècle qui a accueilli avec enthousiasme son aménagement paysager car il permettait de rendre hommage aux personnes disparues».⁸ D'ailleurs, l'intégration de bancs fixes, présents en nombre, favorise le repos et la méditation des promeneurs.



▲ Plan du cimetière de la ville de Bruxelles, à Evere (© BnF). Le bourgmestre Jules Anspach souhaitait faire du cimetière de Bruxelles un lieu de promenades comme les autres. Le plan a donc été imaginé par le paysagiste Louis Fuchs. Avec sa seule large allée centrale rectiligne et ses voies secondaires qui serpentent à travers le parc, l'aménagement paysager se rapproche davantage du plan du Père-Lachaise que du plan primitif d'Ixelles, dont les avenues rectilignes lui confèrent un aspect bien plus urbain.



▲ Plan de répartition des styles des monuments (Architectenbureau Karel Breda renommé 'PERSPECTIV architecten'. Inventaire réalisé par l'asbl Epitaaf, en 2008). © Epitaaf vzw/asbl

À l'instar des autres cimetières modernes bruxellois mis en fonction dans le dernier tiers du 19^e siècle, le champ de repos d'Ixelles ouvre ses portes le 15 mai 1877 – la même année que celui de Bruxelles, à Evere. Caractérisé par une typologie urbaine rappelant celle du monde «profane», le cimetière d'Ixelles ressemble à une ville miniature, dotée de différents quartiers. Établie avec soin et réflexion, l'organisation respecte le plan orthogonal ou «hippodamien», alors couramment utilisé par le style néoclassique.

Paysage funéraire néoclassique

Le cimetière est particulièrement remarquable concernant sa composition urbanistique. La conception a été confiée à deux architectes de l'administration communale d'Ixelles : Louis Coenraets⁹, directeur des Travaux publics, et Edmond Le Graive¹⁰, lequel ayant fait ses armes auprès de Léon Suys. Suivant les principes d'aménagement néoclassiques, ils ont conçu un tracé rayonnant au départ du premier rond-point. Ce plan permet de développer de larges avenues rectilignes, axes principaux qui délimitent des pelouses triangulaires de superficie inégale. Les pelouses se subdivisent enfin en bornes qui sont disposées parallèlement. Le coin de chaque borne est l'endroit idéal pour accueillir les monuments funéraires de haute qualité auxquels on confère une visibilité particulière. Une logique élitaire empreinte de hiérarchie sociale, stylistique et architecturale s'est donc adjointe au rythme cohérent et diversifié du plan d'aménagement, à l'image des schémas urbanistiques des quartiers qui se développent à la même époque dans le tissu urbain.



▲ Vue partielle du premier rond-point : le traitement des croisements vise à mettre en valeur les sépultures implantées sur les parcelles d'angle, mais aussi à accentuer le jeu de perspectives - à l'instar des bâtiments d'angle des quartiers urbanisés.

Le cimetière d'Ixelles va rapidement devoir faire face à différentes phases d'extension. La première, en 1887, concerne la partie correspondant aux allées actuelles A jusque P. Elle est aménagée de sorte à conserver l'aspect du plan primitif très structuré, composé d'allées et de contre-allées rectilignes. Un rond-point (orné de la tombe de Louis Hymans) est même aménagé près du mur d'enceinte pour faire écho au rond-point principal auquel il fait face (via l'avenue 4). Réalisée en 1895, l'extension suivante ne respecte par contre plus le plan orthogonal mais offre au contraire un aménagement à l'anglaise, aux allées serpentine et aux parterres prenant des formes libres et arrondies. Cependant, la logique de symétrie de cette extension reste de mise. Ces agrandissements successifs auront permis la désaffectation définitive, en 1892, de l'ancien cimetière d'Ixelles, fermé au public en 1877. Généralement constitués d'une simple dalle de style néoclassique, les monuments funéraires de l'ancienne nécropole ont été transférés à la charge des familles dans le nouveau cimetière. La Commune s'est quant à elle occupée du transport des corps.

Enfin, du point de vue végétal, les plantations d'alignement se constituaient à l'origine majoritairement de cyprès, arbres à la connotation funéraire fortement marquée, symbolisant l'immortalité. Visibles depuis la place située face à l'entrée du cimetière, des arbres remarquables ¹¹ encadrent le premier rond-point et l'allée principale, ce qui peut évoquer la Via Appia, voie romaine allant de Rome à Brindisi et bordée d'arbres d'où émergent çà et là des monuments funéraires.

Architecture funéraire néoclassique

Dès son ouverture en 1877, l'entrée publique du cimetière d'Ixelles se fait à l'intersection de la chaussée de Boondael et de l'avenue de la Couronne. La configuration imaginée par les deux architectes est caractéristique du style néoclassique. Offrant une admirable perspective sur le site, le dispositif de l'entrée carrossable se constitue d'une haute grille en fer forgé attenante à deux puissants pilastres. De part et d'autre, un mur percé d'une porte jouxte les deux pavillons d'angle placés en biais - rappelant les immeubles d'angle néoclassiques à pan coupé.

Cimetière d'Ixelles, carte postale, vers 1900. © ACI. ▶



Entrée du nouveau cimetière, 1877 © ACI.
Ce dessin de Louis Coenraerts montre que le projet d'origine a bien été respecté. Seuls quelques éléments décoratifs manquent, dont les vases funéraires surplombant les pilastres d'entrée, ainsi que les sujets des tympans et des frontons des pavillons. Des cartes postales datant d'environ 1900 démontrent qu'un décor avait bien été conçu: un phylactère dans le tympan et un hibou au milieu du fronton, probablement disparus lors d'une phase de rénovation des bâtiments. ▼



Parfaitement symétrique, la forme générale de l'ensemble amène le regard vers le centre de la composition et invite le promeneur à pénétrer au sein du champ de repos.

L'ensemble de la façade est rythmé par un jeu dynamique de murs enduits et peints de couleur blanche et d'éléments en pierre bleue. Un grand soin a été apporté à l'architecture des deux bâtiments administratifs (services de gardiennage et d'entretien du cimetière). Ils se divisent en quatre parties : un soubassement ;

une partie centrale agrémentée d'un jeu de décrochements menant à une double porte en bois surmontée d'un arc en plein cintre reposant sur deux colonnettes ; un entablement percé d'un triplet (groupement de trois baies) ; enfin, un fronton orné d'un cordon. Rythmé par de nombreux pilastres, le mur d'enceinte haut de trois mètres est quant à lui formé d'un soubassement en pierre bleue et d'un parement de moellons à l'extérieur et de briques à l'intérieur du cimetière.

Dans la monographie qu'il consacre à la commune d'Ixelles en 1885, Paul Le Roy notait ceci : « Le nouveau cimetière est un des mieux organisés de l'agglomération bruxelloise ; il renferme déjà un nombre considérable de beaux monuments funèbres et finira par rivaliser sous ce rapport avec ceux d'Evere et de Laeken ». **12**

Statuaire et monuments funéraires néoclassiques

La deuxième moitié du 19^e siècle est marquée par la naissance d'une bourgeoisie industrielle et intellectuelle importante. Ixelles attire une population prospère particulièrement séduite par les étangs et l'abbaye de la Cambre, mais aussi, par la présence de l'Université Libre de Bruxelles sur son territoire, de l'élite intellectuelle. Une importante communauté militaire s'y installe également pour travailler à l'École militaire, à l'Institut cartographique, au sein d'une des casernes ou à l'hôpital militaire. Ceci explique la richesse peu commune du patrimoine funéraire d'Ixelles. **13** Conserver la mémoire de leurs proches au moyen d'une « dernière demeure » qui impressionne par sa taille ou son style, répond à la volonté de l'élite de s'affirmer au-delà de la mort. **14** Offrant un nouveau paradigme lié au culte des morts, le Décret impérial de 1804 permettant la concession perpétuelle est à l'origine de la personnalisation accrue des monuments funéraires. Même si de nombreuses tombes se ressemblent – à cause de la diffusion de recueils d'architecture funéraire et de catalogues de modèles **15** destinés à une clientèle exigeante –, elles sont la plupart du temps individualisées.



◀ Élevé par souscription publique, ce monument en grès du journaliste et historien Louis Hymans et de son fils Paul, ministre d'État, a été réalisé en 1884 par l'architecte Ernest Acker. Situé stratégiquement au centre d'un rond-point, au carrefour des avenues 4 et 9, l'édifice dont les quatre faces sont visibles impressionne par ses dimensions monumentales (plus de trois mètres de haut). Proche de certaines tombes situées le long de la Via Appia, il se constitue de deux cippes cubiques richement ornementés (les médailles en bronze signées Thomas Vinçotte ont disparu !), de pilastres jumelés sur les angles, d'un entablement et de quatre frontons triangulaires disposant d'acrotères. Le monument fait partie de la liste des 40 tombes classées du cimetière.

Après l'apparition d'une historiographie des monuments funéraires antiques dès le début du 18^e siècle **16**, les cimetières modernes annoncent l'émergence affirmée des styles «néo». Le style néogothique est généralement choisi par les familles de confession catholique, tandis que le style néoclassique correspond davantage aux aspirations des laïques et libres-penseurs, présents en nombre au cimetière d'Ixelles. Ce style qui perdure est d'ailleurs le mieux représenté parmi les tombes qui y ont été érigées jusqu'à la fin du 19^e-début du 20^e siècle.

De très nombreux monuments éclectiques conservent cet esprit néoclassique. Ce sont des cippes, des sarcophages, des colonnes (brisées ou non), des obélisques, des chapelles ou mausolées.

Relevant de la composition symétrique, ces derniers évoquent l'architecture des temples: corps massif encadré de colonnes, entablement, fronton surmonté d'acrotères. Les motifs symboliques se composent de flambeaux (souvent retournés), de l'urne cinéraire (drapée ou non), de palmettes et feuilles d'acanthe, de la couronne de laurier, du sablier (parfois ailé), de l'ouroboros (serpent qui se mord la queue, symbole d'éternité), et bien d'autres éléments symboliques.

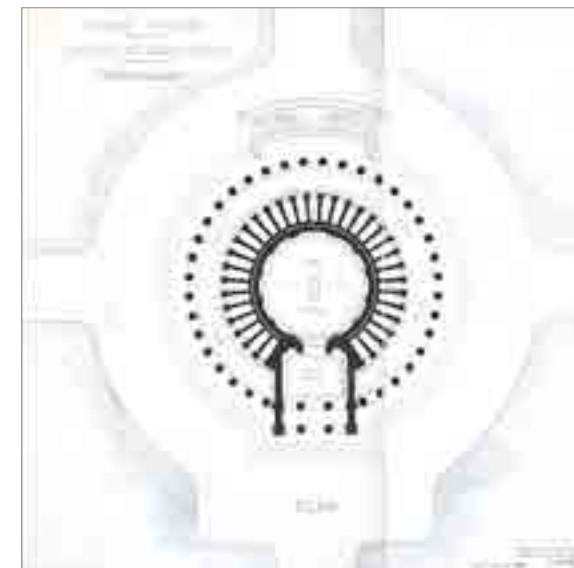
Conseils découverte

Vous pourrez commencer par longer le mur d'enceinte depuis l'extérieur, vous placer dans l'axe de l'entrée avec assez de recul pour découvrir la perspective et les bâtiments d'entrée. Rendez-vous ensuite au premier rond-point en empruntant l'allée d'arbres remarquables. Admirez la qualité des sépultures de différents styles qui bordent ce rond-point. Les monuments funéraires d'angle vous mèneront vers les artères principales de la partie la plus ancienne du cimetière. Allez à la découverte des innombrables traces néoclassiques en déambulant successivement dans les avenues 11, 5, 4 (jusqu'au monument Louis Hymans, au bout de l'allée), 9, 3, 2 et, enfin, dirigez-vous à droite vers l'avenue 10. La partie la plus récente du cimetière, très riche en patrimoine funéraire militaire (pelouse d'honneur et rond-point militaire), est presque dépourvue de monuments néoclassiques. En partant vers la sortie, passez par la pelouse S pour découvrir, située face au mur d'enceinte, la superbe tombe classée du tailleur et chapelier Edmond Canonne, ornée d'un bas-relief en bronze représentant une pleurante qui porte une urne funéraire et des pavots, symbolisant la mort.

Projet de Campo-Santo avorté



Le cimetière moderne voit également naître des galeries funéraires, souterraines ou en surface. Cette formule qui permet un gain de place considérable a séduit, durant le dernier tiers du 19^e siècle, les autorités de plusieurs communes bruxelloises: Laeken, Saint-Gilles, Molenbeek-Saint-Jean, Saint-Josse-ten-Noode ou encore Watermael-Boitsfort.



- ◀ Projet de Campo-Santo et plan, 1900 © ACI. D'une superficie de 665 mètres carrés, le «panthéon» devait s'ouvrir par un porche d'entrée monumental et disposer au rez-de-chaussée d'un auditoire pour les oraisons funèbres, de 224 caveaux (32x7 cases superposées) et d'une galerie extérieure. Le sous-sol aurait comporté une crypte pour le dépôt des couronnes et une galerie funéraire disposant de 238 caveaux (34x7 cases superposées).

Ixelles aurait pu figurer sur cette liste. En effet, en décembre 1900, les architectes G. Van Wassenhoven et L. Mundeleer présentent un avant-projet d'édification, dans la partie nouvelle du cimetière, d'un Campo-Santo. S'inspirant directement du panthéon du cimetière monumental de Staglieno, à Gênes, et probablement du Panthéon de Rome, les plans de ce « champ consacré », proposent une architecture de style dorique. Les auteurs précisent qu'ils ont recherché « la sévérité ainsi qu'il convient à un temple destiné à être consacré à la mémoire des morts ». **17** Malgré l'approbation du Conseil communal d'un projet de Campo-Santo en 1914, celui-ci ne verra jamais le jour, probablement à cause de l'éclatement de la guerre.

- 1** Pour en savoir davantage sur les fouilles archéologiques menées dans ce cimetière médiéval, lire : *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles : Ixelles*, n° 15, Bruxelles, Direction des Monuments et des Sites, Musées royaux d'Art et d'Histoire, 2005, pp. 54-55.
- 2** Christophe Loir, *Le patrimoine néoclassique*, Bruxelles (coll. Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire 57), Bruxelles Urbanisme et Patrimoine, Service public régional de Bruxelles, 2018, p. 237.
- 3** Alphonse Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles, ou description historique des localités qui formaient autrefois l'ammunie de cette ville*, volume 3, Bruxelles, Ch. Vanderauwera, 1855, p. 303.
- 4** Dynastie de brasseurs dont les deux monuments funéraires familiaux, totalement identiques, figurent côte à côte le long de l'avenue 5 du cimetière d'Ixelles.
- 5** Linda Van Santvoort et Marcel Celis (dir.) – Epitaaf asbl, *Le Cimetière d'Ixelles. Inventaire sélectif et commentarié*, Archives du Service Urbanisme et Patrimoine de la commune d'Ixelles, 2008, p. 19.
- 6** Odile De Bruyn, «Le cimetière de Bruxelles à Evere, un parc périurbain», in : *Cimetières et patrimoine*, Thema & Collecta, n° 6, Bruxelles, ICOMOS Wallonie-Bruxelles, 2018, pp. 82-89.
- 7** Christian Cajus Lorenz Hirschfeld, *Théorie de l'art des jardins*, t. 5, Leipzig, M.G. Weidmann et Reich, 1785, pp. 133-134.
- 8** Linda Van Santvoort, «Historique des cimetières belges», in : *Cimetières et patrimoine*, Thema & Collecta, n° 6, Bruxelles, ICOMOS Wallonie-Bruxelles, 2018, pp. 10-17.
- 9** Auteur entre autres de l'ancien Athénée royal d'Ixelles (rue de l'Athénée 17), l'ancienne École communale n°3 (rue du Président 54), l'École communale n° 2 (rue Sans Souci 130), ainsi que de maisons particulières, généralement de style néoclassique.
- 10** Auteur de nombreuses maisons de style ou d'inspiration néoclassique, principalement à Ixelles et Saint-Gilles. Ayant collaboré en 1872-1874 avec Léon Suys aux Halles centrales de Bruxelles (détruites en 1956), il conçoit en 1877 les anciennes halles d'Ixelles, rue de la Tulipe (démolies).
- 11** Huit arbres du cimetière d'Ixelles sont repris à l'Inventaire des arbres remarquables de la Région Bruxelles-Capitale : 2 aulnes à feuilles cordées, 2 marronniers communs, 2 thuyas du Pacifique et 2 frênes pleureurs.
- 12** Paul Le Roy, *Monographie de la commune d'Ixelles*, Ixelles, Imprimerie générale, Société anonyme, 1885, p. 340.
- 13** Marcel Celis, *Cimetières et nécropoles* (coll. Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire 38), Bruxelles, Urbanisme et Patrimoine, Service public régional de Bruxelles, 2004, p. 24.
- 14** Cecilia Vandervelde, *Les Champs de repos de la Région bruxelloise*, Bruxelles, autoédition, 1997, p. 30.
- 15** À Bruxelles apparaît vers 1879 le *Recueil d'Architecture funéraire, Spécimens de tombeaux, chapelles funéraires, mausolées, sarcophages, pierres tombales, croix, etc.*, signé Jules Fonteyne.
- 16** Marcel Celis, *Cimetières et nécropoles, op.cit.*, p. 22.
- 17** Archives de la commune d'Ixelles.

Avant-propos	2
Introduction	6
Ixelles 1900 : une commune très néoclassique	7
Le paysage d'entrée d'un faubourg néoclassique: la Porte de Namur	13
Des campagnes à la ville: l'urbanisation d'Ixelles au 19 ^e siècle	17
Le paysage du pouvoir communal: la place Fernand Cocq	27
La ville néoclassique façonnée par la réglementation urbanistique	31
Le paysage commercial des chaussées	35
Le « petit patrimoine » néoclassique	40
Le paysage industriel et le logement ouvrier à l'époque néoclassique	47
Les équipements néoclassiques	51
Le paysage néoclassique bourgeois dans les coulisses des promenades mondaines	59
Les avenues-promenades et les artères transversales	
La place de la nature dans la ville néoclassique	64
Des séquences paysagères le long d'un axe structurant: rue du Trône - avenue de la Couronne	69
Les modes de commémoration des individus dans l'espace public	74
La brève existence de la statue de Léopold I ^{er} (1852-1857)	78
Le paysage ferroviaire néoclassique: la ligne Bruxelles-Luxembourg	81
Quand la mobilité façonne la ville néoclassique	84
Des paysages pittoresques structurés par le néoclassicisme	91
L'art des carrefours néoclassiques	95
Le paysage néoclassique funéraire: le cimetière d'Ixelles	100

Remerciements

Je remercie chaleureusement, pour leur aide précieuse dans la réalisation de cette publication, Kim Vloebergs, Hyppolite Bailly, Agathe Lardé, Anne Gilbert, Stéphane Larose et Nassira Belkadi (Administration communale d'Ixelles) ainsi que Anne Carre (Musée communal d'Ixelles), Philippe Charlier, Cécilia Paredes, et Tom Verhofstadt (Direction du Patrimoine culturel à urban.brussels). Merci également à Robin Legge pour la rédaction de la partie consacrée au paysage funéraire et à Ode Goossens pour la traduction en néerlandais.

Merci aussi à l'imprimerie communale d'Ixelles.

Abréviations

ACI : Archives communales d'Ixelles